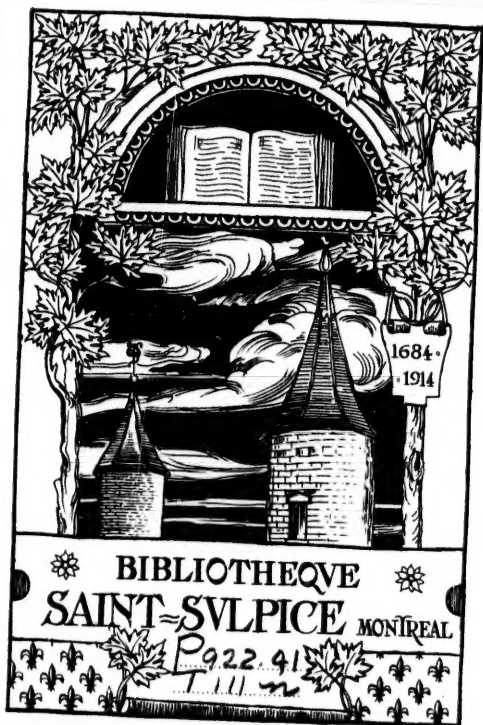


Beno-Dant
of Canada, Ltd.
6 Edmondson St.
Brantford, Ontario
made in Canada



P922.41
T111 m

NOTICE NÉCROLOGIQUE

DU

R. P. JOSEPH HENRI TABARET

*Oblat de Marie Immaculée, Docteur en Théologie, Fondateur et
Supérieur du Collège d'Ottawa*

DÉCÉDÉ À OTTAWA, LE 28 FÉVRIER 1886, DANS SA 58^e ANNÉE



OTTAWA

IMPRIMERIE MACLEAN, ROGER ET CIE., RUE WELLINGTON
1886

31.000.000
10.000.000

A SA GRANDEUR M^{GR} J. T. DUHAMEL

EVÊQUE D'OTTAWA

ET AUX

ÉLÈVES DU COLLÈGE D'OTTAWA

Dolendum est quod nobis cito raptus
sit ; consolandum quod ad meliora
transierit. (*S. Ambroise.*)

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871



VIE DU RÉV. P. J. H. TABARET

Notre piété filiale eût aimé à offrir, dès maintenant, aux nombreux enfants et amis du regretté P. Tabaret, une biographie assez complète de celui que nous pleurerons longtemps. Le temps et les sources d'information nous font également défaut ; du reste, le contre-coup de sa mort ne nous permet pas encore de recueillir nos souvenirs et de les coordonner. On voudra donc bien nous excuser, dans l'espoir de voir plus tard une meilleure plume, sinon un cœur plus affectueux, payer à notre bon Père cette dette d'amour filial et de reconnaissance.

Celui que tout le Canada devait estimer sous le nom du R. P. Tabaret, naquit dans une petite ville de l'Isère (Dauphiné), à Saint-Marcellin, le 10 avril 1828, et reçut au baptême les deux noms de Joseph Henri. Sa famille était plus riche des biens du ciel que de ceux que le monde estime. Elle était chrétienne et comptait, au premier rang de ses titres d'honneur, celui d'avoir donné, dans notre siècle, plusieurs prêtres remarquables et zélés à l'Eglise de Dieu. Deux des oncles de notre cher défunt ont laissé des souvenirs profonds dans le diocèse de Valence. L'un, après y avoir occupé plusieurs cures importantes, fut honoré de la charge de vicaire-général ; et l'autre, chanoine de la cathédrale, fut appelé à se dévouer, comme chapelain, au bien-être spirituel d'une des grandes maisons-mères que la ville de Valence renferme dans son sein.

Deux prêtres bénirent donc dans son berceau notre jeune Joseph Henri. Son premier compagnon d'enfance, un frère puîné du nom de Philippe devait, lui aussi, être un prêtre. Que ces influences de famille, et surtout les bons avis et exemples de son père et de sa mère, aient puissamment contribué à lui faire prendre dès l'enfance les habitudes de vie chrétienne dont il ne devait jamais se départir, nul n'en saurait douter.

Mais il y a plus, pour prouver que l'atmosphère de la famille Tabaret était essentiellement pieuse : c'est que l'une de ses sœurs est religieuse et se dévoue aujourd'hui encore aux œuvres de la charité chrétienne. Et, comme si, dans cette famille, l'amour du bien eût été contagieux, une de ses cousines a créé, à Romans, un orphelinat que sa charité soutient et conduit, et est restée jusqu'à ce jour l'âme de toutes les bonnes œuvres dans la paroisse de Saint-Nicolas.

Elevé à cette école de travail, d'honnêteté et de dévouement, Joseph Henri songea bientôt à suivre lui-même la voie ouverte par ses oncles. Mais pour cela, il fallait le collège, et la famille n'avait pas les ressources nécessaires pour faire face aux frais d'une éducation complète. La divine Providence y pourvut. Une tante et la charitable famille de Mourinais qui, vivant à Saint-Marcellin, avaient été frappées des dispositions de l'enfant, vinrent en aide à la famille, et Joseph Henri partit joyeux pour le pensionnat du Bourg-du-Péage.

Quelles impressions reçut-il dans cette maison et quels souvenirs y laissa-t-il ? Laissons-le dire à celui qui peut-être l'a mieux connu ici-bas et qui lui est resté toute sa vie un ami de cœur, au R. P. Tortel, aujourd'hui supérieur de la maison de l'Immaculée Conception, à Lowell, Massachusetts : " Dans ce pensionnat, qui comptait de 150 à 200 élèves, les deux tiers faisaient la communion deux ou trois fois la semaine. Le jeune Henri nageait dans cette atmosphère." Ne serait-ce point là l'explication d'un fait assez surprenant pour ceux qui ont connu la génération à laquelle le R. P. Tabaret appartenait ? Il tenait extrêmement à ce que les enfants n'approchassent de la Table Sainte que bien préparés, mais une fois cette condition remplie, il aimait à les voir communier souvent. Le jour même de sa mort, il se réjouissait d'avoir vu presque tous les élèves communier pour l'ouverture du mois de saint Joseph et toujours, il fit de la communion fréquente l'un des bons résultats à atteindre dans la direction des jeunes gens.

C'est dans cette institution qu'il sentit pour la première fois un attrait spécial pour l'œuvre de sa vie et qu'il saisit l'idéal vers lequel il n'a cessé de tendre. Écoutons encore son digne et vénéré condisciple : " Souvent dans nos causeries, nous jasions de l'avenir. Le R. P. Dassy, un oblat de la maison de Notre-Dame de l'Osier, avait prêché une magnifique retraite au collège. L'impression en fut durable et souvent Henri et moi, nous nous dîmes de concert que nous devions nous faire oblats. Pour lui, il ajoutait dès lors : ' Je n'ai qu'une inclination au cœur, trouver un coin où je pourrai me

consacrer à l'éducation des enfants.' Nous ne pensions guère alors qu'Ottawa serait le *coin* où Dieu lui ferait remplir sa vocation."

Une retraite l'avait éclairé sur l'état de vie qu'il embrasserait plus tard : il serait religieux Oblat de Marie-Immaculée ; la vie de collège lui avait révélé sa mission spéciale : l'éducation des jeunes gens ; le ton général de la maison où il fit ses études et l'amour filial de son supérieur lui inspirèrent plus tard le système d'éducation qu'il suivit et fit suivre dans le Collège d'Ottawa. Souvent le R. P. Tabaret est revenu devant nous sur ces impressions de sa vie d'étudiant. Il nous parlait avec enthousiasme de son collège et surtout de ce supérieur qui avait su, par l'influence morale acquise sur les élèves, concilier ensemble la sévérité et la douceur, et se mériter également le respect et l'affection de tous.

S'il estimait et aimait ses maîtres, Joseph Henri Tabaret en était estimé et aimé. Aussi, nous dit le R. P. Tortel, l'excellent supérieur de l'établissement étant tombé malade, ce fut Henri qu'on constitua son infirmier. La discrétion, le savoir-faire et le dévouement, dont déjà il avait donné des preuves, lui avaient assuré ce poste de confiance et d'honneur.

Cette épreuve manqua de conduire le jeune Henri dans une autre voie que celle qu'il s'était tracée : l'institution, si péniblement affectée dans son existence par la perte de son supérieur, songea à s'affilier aux RR. Pères Dominicains et plusieurs professeurs et élèves se firent recevoir du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Joseph Henri était lui-même aspirant. Mais les négociations ne purent aboutir et le projet fut abandonné.

Les études, que le R. P. Tabaret fit dans l'établissement du Bourg-du-Péage, durent être sérieuses et brillantes ; on ne bâtit pas sur un fond de sable l'immense édifice qu'il nous a été donné d'admirer plus tard. D'ailleurs, sa nature réfléchie et studieuse nous en serait à elle seule une garantie suffisante.

Quoi qu'il en soit, pendant les vacances de 1845, fidèle à la voix qui lui avait parlé à la retraite, il partit pour le Noviciat des RR. Pères Oblats à Notre-Dame de l'Osier. Il trouva son cher compagnon d'enfance qui l'y attendait, et là, il marcha généreusement sur la route du sacrifice et du dévouement. La vocation d'Oblat de Marie-Immaculée lui parut chaque jour plus belle et plus noble et, quand il s'agenouilla aux pieds du R. P. Vincens pour prononcer ses vœux, il se donna entièrement à sa famille religieuse. Dès lors, toutes les

joies et toutes les peines de la Congrégation firent écho dans son cœur et jusqu'à son dernier jour, il n'eut pas de plus grand bonheur que de s'occuper de ses intérêts, de la faire estimer et aimer et de s'entretenir de ses membres.

Deux incidents vinrent rompre la monotonie de la vie du noviciat et causèrent au frère Tabaret une joie bien sentie. L'un fut le pèlerinage du Pensionnat du Bourg-du-Péage aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame de l'Osier. "Henri revoyait ses maîtres et ses condisciples ; il pouvait de nouveau s'unir à eux au pied du Tabernacle, où tous recevaient la sainte communion après une marche de 43 kilomètres et il avait le plaisir de leur faire les honneurs de la châtaigneraie et du jardin de son couvent bien-aimé. Il était ivre de joie." Un autre incident, resté gravé dans sa mémoire, fut l'élection de Pie IX. Ce jour-là, le supérieur, le R. P. Burfin donna le *Deo Gratias* aux philosophes et aux novices, et déjà habitué à ressentir tout ce qui touchait l'Église, notre jeune frère s'associa vivement à l'allégresse générale. Plus tard nous l'avons vu pleurer souvent sur les croix de ce grand Pape.

Après ses vœux, faits entre les mains de celui près duquel il repose et dont il déplora si amèrement la mort tragique, le R. P. Vincens, le frère Tabaret dut quitter le sanctuaire béni de l'Osier et s'acheminer vers le Midi. La Trappe d'Aiguebelle était sur sa route ; il s'y arrêta et reçut du T. R. P. Abbé un diplôme de communion à toutes les bonnes œuvres du Monastère pendant sa vie et après sa mort.

De là, il se rendit au Scolasticat de Marseille. Marseille, le berceau de la Congrégation, Marseille, la ville de Mgr de Mazenod, son fondateur, avait souvent hanté l'imagination du jeune novice. A peine y était-il arrivé, qu'il dût renoncer à y vivre. Visité par la maladie et menacé de la consommation, il eut, sur l'ordre de ses supérieurs, à abandonner le cours régulier de théologie et à retourner faire privément ses études cléricales, partie à Notre-Dame de Lumière, partie à Notre-Dame de l'Osier. Un père, qui exerça à cette époque, une influence considérable sur le R. P. Tabaret fut le R. P. Charles Barret, professeur de philosophie, et aussi remarquable par sa piété que par les talents variés et brillants dont sa famille religieuse était justement fière.

Cependant la santé ne s'améliorait guère. Dieu le voulait ailleurs. En 1850, le premier évêque d'Ottawa, Mgr Guigues se rendit en France, pour assister au chapitre général de la Congrégation des Oblats, dont il était membre, et pour demander de nouvelles recrues

pour son jeune diocèse. Son collège, nouvellement fondé, le préoccupait surtout. Le vénéré Fondateur des Oblats, qui, dans les communications intimes qu'il entretenait avec ses enfants, avait appris le désir du frère Tabaret de se dévouer à l'éducation, songea de suite à l'envoyer au Canada. La maladie était un obstacle sérieux. En toute prudence, le Conseil voulut avoir l'avis du docteur. Introduit dans la salle et prié de se prononcer, le docteur déclara que si le jeune frère restait en France, il était perdu sans ressource, tandis que, dans les Missions Etrangères, il avait une chance de vie ; mais une chance seulement. Après une pareille déclaration, le Conseil ne pouvait hésiter, il n'hésita point et le frère Henri Tabaret partit avec Mgr Guigues, après avoir été ordonné diacre par le digne et vénéré Fondateur de son Ordre.

Du moment qu'il toucha le port de Québec, il se fit un véritable citoyen de sa nouvelle patrie. Sans oublier sa vieille France, il tint à se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. On l'a dit avec vérité : n'eût été son nom et son accent, il eût été impossible de dire quelle était sa nationalité. Ami de l'Irlande qu'il eut plus tard le bonheur de visiter plutôt en pèlerin qu'en touriste, dévoué aux intérêts des Canadiens Français, plein de respect pour toutes les nationalités étrangères, il voulut être exclusivement un missionnaire catholique, et il le fut dans toute l'acception du mot.

Ordonné prêtre par Mgr Guigues, le 21 décembre 1850, et envoyé par lui à la mission de l'Original, il y porta tout son cœur et toute son énergie. Confiée au R. P. Bourassa en 1849, la mission de l'Original était alors un véritable diocèse : elle comprenait, outre l'Original actuel, la Baie, Saint-Charles, Alfred, Caledonia, Vankleek Hill, East Hawkesbury, Hawkesbury, North Hawkesbury, Chatham, Grenville, les concessions de Grenville, Bonsecours, aujourd'hui Montebello, et Sainte-Angélique. Le courage du jeune père Tabaret fut à la hauteur de la tâche. Toujours d'un caractère égal au milieu des privations de toutes sortes, toujours prêt à courir là où un mourant réclamait sa présence, toujours dévoué aux intérêts tant matériels que spirituels de ses paroissiens, il s'assura l'affection de ses frères en religion et la reconnaissance des âmes confiées à ses soins. Après 34 ans, son souvenir est encore vivant parmi les vieux habitants de cette région et ces messieurs du clergé, qui lui succèdent sur ce théâtre de zèle, entendent encore son nom prononcé avec respect.

Le R. P. Tabaret ne resta que deux ans appliqué à ce ministère actif ; mais ces deux ans suffirent pour lui donner une connaissance

approfondie des catholiques de cette région, Irlandais et Canadiens, et pour lui faire plus tard diriger avec sûreté l'éducation des jeunes clercs et les travaux des prêtres. En homme véritablement pratique, il résolut dès lors de faire tout en son pouvoir pour les mettre à même de triompher des difficultés matérielles et morales qu'ils avaient à rencontrer, et l'on sait combien fidèlement il a tenu sa promesse.

Dès le mois d'août 1848, c'est-à-dire aussitôt après sa consécration épiscopale, Mgr Guigues avait voulu doter son diocèse d'un collège classique. Son but était double, nous dit le R. P. Tabaret lui-même dans les notes qu'il a laissées sur les commencements de l'œuvre, assurer des vocations ecclésiastiques et donner à la société et à la religion des hommes capables d'en comprendre et défendre les intérêts.

Une bâtisse en bois, sur la rue de l'Eglise et faisant face à la maison épiscopale avait été ouverte le 26 octobre 1848. Tour-à-tour, les RR. PP. Chevalier, Mignault et Gaudet avaient eu la direction de cette maison. Mais, en septembre 1853, Mgr l'Evêque de Bytown, ayant bâti ce que dans le temps ils appelaient "un magnifique édifice" et ce qui est aujourd'hui l'école des Frères de la Doctrine chrétienne, à l'angle des rues Sussex et de l'Eglise, il jugea bon d'appeler le R. P. Tabaret à la direction de l'œuvre.

Depuis ce moment, le R. P. Tabaret et le Collège d'Ottawa se sont identifiés au point que faire l'histoire de l'un c'est faire l'histoire de l'autre. Esquissons donc rapidement les principaux événements de ces 33 années d'abnégation et de dévouement entiers.

Lorsque le R. P. Tabaret prit la charge de Supérieur du Collège de Bytown, l'institution n'avait d'autres professeurs que quelques Séminaristes, et ne comptait comme élèves que quinze pensionnaires et une quarantaine d'externes. La position financière n'était guère plus rassurante. Nous lisons dans une note de notre vénéré défunt : "De septembre 1853 au mois d'août 1856, le supérieur n'a eu, pour faire marcher le collège, que ce qu'il retirait des élèves; cette modique somme suffisait à peine pour payer les gages d'une domestique chargée d'entretenir la propreté dans l'établissement, pour faire face aux dépenses d'éclairage, de chauffage et pour acheter quelques livres pour la bibliothèque."

De fait, sur les 130 élèves que le collège comptait dans ses murs, vers 1856, plus de 40 y étaient reçus gratuitement, et le reste ne

payait qu'une somme insignifiante et tout à fait hors de proportion avec les besoins de l'institution.

Durant cette période pénible, le R. P. Tabaret ne se laissa point décourager. Privé de ressources, il se résigna à attendre et à souffrir ; privé de professeurs, il sut vaincre ses infirmités et se multiplier presque à l'impossible. Il fit tout dans le collège, classes et surveillance, et souvent le soir venu, il rentra dans sa chambre tellement épuisé qu'il n'avait même pas la force de rester assis sur sa chaise.

C'est à cette époque que le R. P. Tabaret fut nommé sénateur de l'Université de Toronto. Il accepta cette dignité avec plaisir, espérant pouvoir la faire tourner à l'avantage de l'éducation des catholiques. Mais, quand il vit qu'il n'y avait rien à en espérer pour son cher collège, il se contenta de paraître de temps à autre aux réunions du Sénat et d'y exercer la plus salubre, mais toujours la plus discrète influence.

Cependant la population d'Ottawa augmentait rapidement ; déjà elle comptait plus de dix mille habitants. Sa Grandeur Mgr Guigues voulant établir l'œuvre du séminaire et du collège sur des bases solides, résolut d'élever une bâtisse de 84 pieds de longueur et de 40 pieds de largeur et choisit, pour l'érection de cet édifice, l'emplacement donné par M. L. T. Besserer, et situé entre les rues Cumberland, Wilbrod, Theodore et Waller. Les travaux, commencés en 1855, étaient à peu près terminés en août 1856. Dès la même année, l'église Saint-Joseph était commencée.

A la suite d'une convention, faite entre Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, et Mgr de Mazenod, évêque de Marseille et supérieur des Oblats, par laquelle le collège et l'église étaient confiés à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, le R. P. Tabaret fit transporter, pendant les vacances de 1856, le matériel et le mobilier des classes dans le nouveau local et put y ouvrir les cours en 1856. Le corps enseignant se composait du R. P. Tabaret, supérieur, du R. P. A. Trudeau, décédé dernièrement à Lowell, du R. P. A. Soulerin et du R. P. Burtin. Les élèves étaient au nombre de 68, dont 15 pensionnaires, 3 demi-pensionnaires et 50 externes. Dans ses notes, le R. P. Tabaret s'étend longuement sur le dévouement de ses frères et de MM les Séminaristes, il ne dit rien de lui-même. Mais ce qu'il était aisé de deviner, un de ses zélés collaborateurs nous l'écrit : "Le R. Père Supérieur était toujours à la tête du dévouement et de la besogne. Très souvent il enseignait neuf heures par jour, faisait une partie de la surveillance, dirigeait les études et conduisait la commu-

nauté. C'était un travail surhumain, plein de déboires et de mécomptes de toute sorte ; et cependant, au milieu de tous ces embarras, jamais je n'entendis le R. Père Tabaret se plaindre ou se décourager. Au contraire, il aimait à nous faire entrevoir le jour où l'œuvre aurait grandi et où la population d'Ottawa, plus instruite et moins pauvre, saurait mieux l'apprécier. Ce jour, vous le voyez, mais n'oubliez jamais à quel prix il vous a été assuré par celui que nous pleurons."

Quoique la position du collège n'eût pas sensiblement changé pendant les deux dernières années, avec ce désir toujours vivement senti par lui d'assurer l'avenir de son institution, le R. P. Tabaret se rendit en France en juillet 1858. Il en revint en octobre avec les RR. PP. Tortel, Dedéban et Pian que le vénéré fondateur des Oblats voulut bien lui donner comme aides et avec un jeune homme irlandais qu'il avait recruté sur sa route.

Encouragé par ce nouveau contingent et surtout par l'assurance reçue de Mgr de Mazenod que le Collège d'Ottawa était bien l'œuvre de la Congrégation, le R. P. Tabaret se remit à la tâche avec une nouvelle ardeur.

En 1861, grâce aux soins obligeants de l'honorable R. W. Scott, alors représentant de la cité d'Ottawa, il obtint un amendement à l'acte d'incorporation du Collège.

La même année, il fit terminer l'aile qui longe la rue Cumberland et dota l'église Saint-Joseph de son orgue.

En 1862, le R. P. Tabaret fut nommé vicaire-général et l'un des administrateurs du diocèse d'Ottawa, pendant l'absence de Mgr Guigues. Il fut aussi nommé supérieur du couvent des Sœurs Grises. Par là, nous dit-il avec sa noble humilité, Monseigneur Guigues voulait donner une nouvelle preuve de son estime pour l'établissement. Tous ceux qui l'ont connu diront que ces nominations étaient dues tout autant aux mérites de son supérieur.

Ces œuvres multiples ne purent jamais le distraire de son but. Et quand il encourageait le zèle du R. P. McGrath dans la paroisse Saint-Patrice, et quand il se dévouait lui-même aux œuvres diocésaines, il n'avait qu'un but, assurer aux catholiques de la région une solide éducation. Rien non plus ne lui faisait négliger son collège. Ayant pris, vers 1858, le nom de Joseph qui était le sien mais auquel jusque-là il avait substitué celui de Henri, il se proposa, nous dit le R. P. Tortel, d'être le Joseph d'une œuvre qui portait si profondé-

ment empreint le cachet de son saint patron. Avec cette admirable universalité d'aptitudes qu'il tenait de la libéralité divine, il se dévouait au développement matériel, moral et intellectuel du collège. C'est alors qu'il planta la plupart de ces beaux arbres qui font l'agrément des élèves et professeurs et qui embellissent cette partie de la cité. Ses arbres, ah ! qui, parmi les anciens élèves et parmi les voisins du collège, ne se souvient de la visite journalière que ce bon Père leur faisait chaque matin au printemps et à l'automne. Après ses élèves, il est certain qu'il n'y avait rien qu'il caressât d'un regard plus tendre et qu'il entourât de soins plus assidus.

Malgré tout le dévouement du supérieur, l'œuvre néanmoins ne fit que végéter longtemps encore. " De temps à autre, pendant ces longues années, nous écrit-on, on fut près d'abandonner l'œuvre, tant les difficultés semblaient insurmontables ; dans son angoisse, notre Père souvent nous arrachait des larmes, et cependant toujours avant nous et plus vaillamment que nous, il disait : que la volonté de Dieu soit faite ! Mais saint Joseph était toujours là au moment du péril, et quand tout semblait crouler, les difficultés se dénouaient tout paisiblement et l'œuvre reprenait cet essor que nous admirons à deux genoux aux pieds de saint Joseph."

Une peine vivement sentie par le R. P. Tabaret, pendant l'année 1863, fut la mort de son père et ami le R. P. Vincens, visiteur au Canada, qui se noya au Désert. Autant il avait éprouvé de joie de son arrivée dans le pays, autant il ressentit la douleur de sa perte, et ses notes, tout laconiques qu'elles soient, le disent assez. Nous citons, afin que l'on voie bien comment tout convergeait chez lui vers son œuvre : " 2 août 1863, le R. P. Vincens qui portait un grand intérêt à l'œuvre du collège, s'est noyé en haut de la Gatineau. Quelle perte ! "

Nous ne saurions, dans cette courte biographie, suivre année par année, les fluctuations du collège, si vivement ressenties par le R. P. Tabaret. Mais, pour donner une idée de la justesse de ses prévisions et de sa largeur de vues, on nous permettra de citer quelques lignes de son journal. Il avait élaboré un plan d'études, dans lequel se concilieraient les intérêts des Irlandais et des Canadiens-français ; il le conclut par ces réflexions : " Le mélange des deux langues présente une difficulté ; mais elle n'est pas insurmontable. Autrement il faudrait dire qu'un homme ne peut absolument connaître qu'une langue et que tous les peuples modernes ont eu tort de former la jeunesse par l'étude des langues mortes et des langues vivantes. Les

meilleurs écrivains, dans chaque langue, n'ont-ils pas su plusieurs langues parfaitement ? Et puis, supposé même que l'on perdît quelque peu quant à la perfection du style, n'y trouverait-on pas une ample compensation dans la largeur d'idées que l'on acquiert ? Qui donc a dit qu'un homme vit autant de vies qu'il parle de langues ? Au reste, dans cette partie du Canada, la nécessité des deux langues ne se discute point ; elle s'impose. L'an prochain, Ottawa deviendra la capitale. Point de position officielle pour ceux qui ne parleront point l'anglais. D'ailleurs, en réunissant ainsi, dès leur première jeunesse, ceux de ces nationalités diverses qui devront un jour diriger l'opinion publique, on contribuera puissamment à raffermir l'union parmi les catholiques et à diminuer ces préjugés funestes qui divisent ces deux peuples si bien faits pour s'estimer l'un l'autre ; préjugés dont la force semble surtout provenir de ce que ces deux peuples qui vénèrent la même Mère, qui se réunissent dans la même église pour prier, n'échangent pas leurs idées et vivent côte à côte sans se connaître et semblent ne se voir qu'à travers le prisme de leurs préventions réciproques.

Il écrivait ces sages réflexions le 3 et le 10 avril 1864. Quelques jours après, il était appelé par la confiance de ses supérieurs sur un plus grand théâtre. Nommé Provincial du Canada, le R. P. Tabaret dut quitter le champ où, douze années durant, nous dit le R. P. Tortel, il avait semé une semence abondante de sacrifices personnels, de travaux incessants et de luttes énergiques et patientes contre des difficultés sans nombre et de tout genre.

Nous ne le suivrons dans sa charge que pour rappeler le cordial encouragement qu'il donna au vénérable père Durocher dans l'œuvre difficile de la fondation de la maison de Saint-Sauveur, à Québec. Disons aussi que son cœur et ses pas se tournaient souvent vers son Collège d'Ottawa.

Aussi quand, à son retour du conseil général, en 1867, il fut appelé à reprendre la direction de son œuvre, il la reprit avec un bonheur égalé seulement par celui qu'en éprouvèrent les professeurs et élèves. Il trouva le collège incorporé comme Université d'Ottawa. Grâce aux efforts de Sa Grandeur Mgr Guigues, des RR. PP. Ryan et Lavoie et d'amis influents, le Parlement avait à l'unanimité octroyé une charte très-étendue et assuré le poste important de la future capitale de la Puissance à une institution catholique. Avec sa prudence ordinaire, il ne se pressa point de se servir des privilèges obtenus, mais se prépara à pouvoir les mettre un jour à profit.

On peut dire que tout le temps qui s'écoula entre 1867 et 1873 fut consacré par le R. P. Tabaret à faire monter l'établissement du rang de collège qu'il occupait à celui d'université. Le nombre des élèves, sans être encore considérable, s'éleva peu à peu. Il y eut des hausses et des baisses ; des années heureuses et malheureuses. Cependant la maison devenait de plus en plus stable. Un corps de professeurs se formait et la réputation du collège s'établissait.

Le R. P. Tabaret poussa à l'agrandissement de l'institution. L'aile déjà existante fut d'abord prolongée ; puis une autre aile, qui forme aujourd'hui le centre imposant du collège, fut bâtie et ouverte. Une ferme, destinée à devenir la maison de campagne de l'institution et devenue dernièrement le scolasticat du Canada, avait été achetée sur les rives pittoresques de la rivière Rideau. Le R. P. Supérieur la planta et l'embellit. Il donna aussi tous ses soins à l'embellissement des cours de récréation et des jardins.

Puis, quand tous ces agrandissements et embellissements furent complétés, cet homme, auquel les travaux de ce genre étaient plutôt une distraction qu'une occupation et qui ne perdait jamais de vue le but au milieu des détails, arriva un jour avec l'étonnant plan d'études et d'éducation que nos lecteurs connaissent. Tout le monde fut surpris de la hardiesse du Supérieur ; ce n'était rien moins qu'une révolution dans l'enseignement catholique qu'il allait tenter. Où trouverait-il les hommes nécessaires pour faire réussir une entreprise pareille ? Comment parviendrait-il jamais à la faire comprendre et accepter du public ? N'échouerait-on point misérablement ?

A ceux qui s'en ouvrirent à lui, il donna des réponses si péremptoires qu'ils devinrent enthousiastes de son idée. Il laissa dire et faire ceux qui se contentèrent d'en deviser sans savoir. Il savait attendre et on peut dire qu'avant de mourir il a vu douze années d'expérience confirmer, peut-être même dépasser ses prévisions, et presque tous ceux qui doutèrent du succès de l'entreprise se rallier à son idée et même la copier dans la mesure du possible.

Nous n'avons pas voulu interrompre notre récit des travaux du R. P. Tabaret dans son cher collège d'Ottawa. Ici il nous faut retourner en arrière pour dire un mot de son action à l'extérieur. Nous l'avons vu, il avait été nommé vicaire-général de Sa Grandeur Mgr Guigues. Ce fut loin d'être pour lui une sinécure. Aucun des intérêts du diocèse ne lui fut indifférent. Les Sœurs Grises se rappelleront longtemps les soins assidus qu'il leur prodigua pour les former à la tâche difficile de l'enseignement. Il fut, après l'évêque

le principal promoteur de l'établissement des Sœurs du Bon Pasteur à Ottawa et personne n'ignore la large part de dévouement qu'il leur a toujours faite. La cause si catholique de la colonisation de la vallée de l'Ottawa n'eut pas de plus zélé et de plus intelligent apôtre. Mais, s'il m'est permis de le dire, le premier évêque d'Ottawa ne trouva jamais de conseiller plus sincère et plus dévoué, et il n'est pas un prêtre qui ne puisse dire avoir trouvé chez lui un cœur d'ami et de père.

Quand Mgr Guigues mourut plein de jours et de mérites, le R. P. Tabaret le pleura comme un fils pleure un père. Jusqu'à la fin de sa vie, il n'y avait pas de sujet sur lequel il revint plus volontiers que sur les incidents multiples de la vie de son premier évêque. Son buste resta fidèlement à la place d'honneur dans la chambre qu'il occupait et son souvenir vécut dans son cœur et sur ses lèvres.

Lorsque Mgr Joseph Thomas Duhamel eut été appelé au trône épiscopal, le R. P. Tabaret reporta sur lui le respect et l'affection qu'il avait eus pour son prédécesseur. Il se souvint qu'il avait été son élève pour l'aimer comme aux jours de son adolescence ; il se rappela qu'il était évêque pour l'honorer comme le successeur des apôtres.

Cette nomination arriva précisément au temps où le R. P. Tabaret, fatigué et malade, dut, pendant trois ans, laisser à d'autres mains les soins de la communauté et se limiter aux fonctions de directeur du collège. Jamais peut-être les vertus religieuses de notre Père ne brillèrent d'un plus vif éclat. Il devint dès l'instant le plus humble et le plus obéissant religieux de la communauté. Attentif et prévenant, il n'avait qu'une préoccupation, s'éclipser autant que possible, afin de ne pas gêner le nouveau supérieur. Du reste, pendant ces trois années, il sut employer son temps. Son programme d'études était à l'essai ; professeurs et élèves avaient à le suivre. Le P. Tabaret se fit l'âme du mouvement. Ses journées se passaient à aller d'une classe à l'autre et à donner toujours à chacun des professeurs les avis les plus appropriés et les plus charitables.

Que de fois nous l'avons entendu insister, durant ce temps, sur l'importance de l'étude constante et appliquée du caractère du jeune homme, sur la nécessité de mettre à profit, dans son éducation, les ressorts les plus maniables chez lui. Parler à la raison que l'on éclaire et au cœur que l'on émeut, se servir non seulement des exhortations publiques mais encore des entretiens privés, de rapports fréquents et habituels partout pour implanter un bon principe,

pour faire naître un sentiment généreux, tels étaient les avis qu'il nous répétait souvent ; et comme nous le savions entendu dans toutes les matières et comme nous le voyions se prodiguer lui-même pour faire ce qu'il prêchait aux autres, il n'était personne parmi nous, qui ne se plîât volontiers à ses raisonnables désirs. Il avait du reste une manière si délicate de vous faire voir ses idées qu'il rendait toute résistance impossible. Ce fut vraiment, pendant ces trois ans, (1874-1877) que le R. P. Tabaret donna le ton caractéristique à son collège.

Pendant les vacances de 1877, le R. P. Tabaret reprit avec vigueur les rênes de la maison. Les huit années qui se sont écoulées depuis cette époque constituent l'été plutôt que l'automne de sa précieuse existence. Sa santé, toujours faible, fut cependant bien meilleure ; son énergie resta la même et, pendant que son dévouement et son esprit religieux se manifestaient chaque jour davantage, son grand cœur s'ouvrait plus large et laissait tomber sur son œuvre ces dernières flammes d'amour qui devaient la perfectionner.

Dieu lui fit mêler encore les larmes aux joies ; il voulait le détacher de la terre et lui faire lever plus souvent encore les yeux vers le ciel. Cependant les causes de joie devinrent chaque jour plus nombreuses. Grâce à la bonté de Sa Grandeur Mgr l'Evêque d'Ottawa, le Pape Léon XIII lui-même avait daigné approuver son plan d'études. Mgr Duhamel prouvait chaque jour son dévouement à l'institution, les Supérieurs Majeurs de la Congrégation des Oblats, et ses frères appréciaient mieux les avantages de cette œuvre, les hommes intelligents du pays se rapprochaient de ses vues si longtemps incomprises, la confiance des familles allait en augmentant, les élèves se faisaient chaque année plus nombreux et plus constants, enfin il avait à sa disposition un nombre de professeurs expérimentés qu'il avait, pour la plupart, formés lui-même et qui recevaient avec bonheur sa direction. Toutes ces choses lui donnaient l'assurance que son collège était bien fondé cette fois, et qu'il pourrait désormais tenir debout au milieu des orages.

Le R. P. Tabaret fut aussi loin d'être indifférent à plusieurs événements qui lui semblaient d'un bon augure pour l'avenir. C'est ainsi qu'il vit avec le plus grand bonheur les anciens élèves du collège se réunir en grand nombre, le 19 juin 1879, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'institution et, ce qu'il essayait de se dissimuler à lui-même, pour fêter leur bon et vénéré supérieur. Le titre et les privilèges de Docteur en Théologie qu'il

reçut en cette occasion des mains de son cher élève et évêque lui prouvaient de plus en plus la sollicitude de Mgr pour l'œuvre. Il en fut fier à ce titre.

L'érection d'un noviciat de sa bien aimée congrégation à Tewksbury, dans le Massachusetts, noviciat qu'il avait dès longtemps réclamé avec instance, lui apporta une consolation bien sentie.

Quand, à la vue de la prospérité croissante du collège, les Supérieurs de la Congrégation se résolurent à agrandir l'édifice et à lui donner les immenses proportions actuelles, il sentit son cœur se gonfler de joie comme un père qui voit enfin l'enfant de ses larmes devenu un homme fort et robuste. Nulle distraction n'égalait celle qu'il prenait à calculer toutes les chances possibles que lui offrait l'immensité de la bâtisse pour rendre la maison aussi commode et aussi confortable que possible. Il pensait à tout et, si d'avance, comme nous le dirons, il a tracé ce qu'il y aurait à faire dans telles ou telles alternatives probables, il n'a rien laissé à décider quant à l'affectation à donner à telle ou telle salle, à telle ou telle chambre de la maison. Il n'y a pas jusqu'au prolongement du corps principal de l'édifice, maintenant en voie de construction, qui n'ait reçu de lui la meilleure destination possible. Que l'on suive ses plans, que l'on réalise ses projets de laboratoire de chimie, de cabinet de physique et de musée d'histoire naturelle ; que l'on mette le même goût qu'il a déployé à compléter l'ameublement du collège, à enrichir la bibliothèque fondée par lui, et à embellir ses alentours, et il y aura peu d'institutions dans le monde qui pourront rivaliser avec le Collège d'Ottawa.

Ce lui était une grande joie d'avoir eu l'éminent Mgr Smeulders, commissaire apostolique au Canada, pour bénir la première pierre de cette nouvelle construction. Sa foi lui disait que cette bénédiction maintiendrait dans son œuvre l'esprit éminemment catholique auquel elle doit son existence et sa prospérité.

N'oublions pas le voyage au Nord-Ouest que le R. P. Tabaret fit en 1884, sur le désir du T. R. P. Supérieur Général des Oblats et du R. P. Soullier, visiteur au Canada. Ce voyage laissa dans son cœur les meilleurs souvenirs et Sa Grandeur Mgr l'évêque de Saint-Albert, le vénérable Mgr Grandin, nous disait en pleurant, le jour de la sépulture, que tous les missionnaires de son diocèse le regardaient comme leur meilleur ami et leur plus sage conseiller.

Le R. P. Tabaret, comme tous les éducateurs d'expérience, favorisait les jeux. L'été dernier, il surveilla lui-même le nivellement et

le gazonnement d'un champ magnifique que, grâce au dévouement d'un ancien élève et ami dévoué de l'institution, il avait pu s'assurer pour les jeux athlétiques. L'été dernier, il se rendait deux et trois fois le jour sur ce terrain et veillait à ce que tout fût arrangé dans le dernier goût. Les élèves de cette année n'oublieront jamais l'anxiété paternelle avec laquelle il suivait leurs parties et la joie avec laquelle il accueillait le récit de leurs victoires : puissent-ils ne jamais oublier les leçons d'énergie et de courage chrétiens qu'il savait toujours leur insinuer à cette occasion !

Je dois m'arrêter. Car si je laissais aller ma plume au gré de mes désirs, les souvenirs de cette année se pressent si nombreux que je dépasserais de beaucoup les bornes que je me suis tracées.

Depuis le mois de janvier le R. P. Tabaret était devenu beaucoup plus communicatif et affectueux avec tous les membres de sa famille religieuse. Il s'ouvrait volontiers de ses plans pour l'avenir, des difficultés probables que l'œuvre aurait encore à rencontrer et des moyens à prendre pour les tourner ou les vaincre. En maintes occasions, nous avons été les heureux témoins d'ouvertures de cœur et de confidences intimes qui nous étonnaient sans toutefois nous surprendre. Avait-il quelque pressentiment ?

A son dernier voyage à Montréal, dix jours avant sa mort, il déposa près du R. P. Provincial quelques précieux secrets. Déjà, à la dernière retraite du mois, le 14 février, il avait dit à la communauté réunie et avec un accent que nul n'oubliera : "Demain je ne serai plus ici ; l'œuvre restera. A vous incombera le soin de la faire marcher. Rappelez-vous que c'est l'union de tous qui en a fait la force : restez unis," et il avait accompagné cet avis, en tous points si conformes aux dernières volontés du fondateur de la Congrégation des Oblats, d'une foule de conseils éminemment pratiques et paternels.

Cependant personne ne pensait à sa mort. Quelques jours avant la fin de février, il avait l'air de souffrir davantage. Nous croyions tous que c'était son indisposition ordinaire. Cependant il avait dit : "Je n'ai jamais éprouvé ce que je ressens tous ces jours." Le mieux se manifestant le samedi suivant, personne ne fut alarmé.

Ce samedi-là même, il entendit un grand nombre de confessions de ses chers élèves : il leur avait fortement recommandé de se préparer à communier le lendemain. Comme l'écrivait le lundi, 1er mars, une plume amie dans le *Canada* : "Hier matin, tous les nuages s'étaient dissipés, et jamais le R. P. Tabaret n'avait paru jouir

d'une aussi bonne santé, ni déployé plus d'activité. Ce dernier jour devait être bien rempli. Dès 4½ il était debout, et à 5 heures il célébrait la messe dans la chapelle du collège. A l'occasion de l'ordination que Mgr Duhamel fit au collège, le bon père montra son esprit ordinaire de foi et de religion. Il servit Sa Grandeur dans toutes les cérémonies, et on ne remarqua même pas chez lui la fatigue qu'il éprouvait toujours dans ces occasions. Après le déjeuner, où il fut d'une gaieté extraordinaire, il parcourut la maison et s'occupa personnellement d'une foule de détails. A 10 heures, il assistait à la grand-messe des élèves, après laquelle il leur adressa quelques paroles et les exhorta à bien commencer le mois de saint Joseph. Puis, bien qu'il eût passé presque toute la matinée en exercices de piété, il s'attarda encore à la chapelle après la messe et y revint avec la communauté un quart d'heure avant midi. Il avait toute la vigueur de ses plus beaux jours. Mais hélas ! qui l'aurait cru ? ce jour si bien commencé ne devait point se terminer sur la terre. Le feu de sa belle et grande âme projetait ses dernières flammes et son activité ne se déployait ainsi que pour nous le montrer tel qu'il avait été durant sa vie si bien remplie.

Il était à table avec la communauté, et il venait de traiter avec toutes sortes de prévenance un prêtre visiteur, quand tout-à-coup ses voisins le virent s'affaïsser sur son siège. On s'empressa autour de lui, il avait perdu connaissance. De suite, on le transporta à sa chambre et on fit appeler les docteurs McDonald, Prévost et St-Jean. La connaissance lui étant revenue, on le vit prier avec beaucoup de ferveur pendant que ses frères lui donnaient l'absolution. Puis il demanda à être transporté dans son fauteuil, et, il semblait y reposer plus à l'aise, quand soudain une convulsion annonça l'approche du moment suprême. On se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction ; et bientôt, au milieu des docteurs incapables d'arrêter ce mal terrible, entouré de ses frères en religion, récitant à travers leurs larmes et leurs sanglots les prières des agonisants, il rendit son âme à Dieu."

Le R. P. J. H. Tabaret est mort les armes à la main, comme un soldat sur le champ de bataille et il a emporté avec lui, dans son triomphe, l'amour de tous ses élèves, l'affection de la congrégation religieuse dont il porta ici la bannière, le respect du clergé et l'admiration de toute la population catholique d'Ottawa.

Quinze jours avant son départ pour le Ciel, notre bon Père nous disait avec un ton affectueux : " Mon cher père, il y a des hommes qui sont faits pour le commencement d'une œuvre. Pour moi, j'ai

fini ma carrière. D'autres continueront." Le collège matériel sera complété, avec l'aide de Dieu, l'année prochaine. Il ne reste plus que la chapelle à bâtir. C'était le désir ardent du R. P. Tabaret qu'elle fût belle et digne de saint Joseph. La Divine Providence a jusque-là béni les efforts faits pour conduire à bonne fin les travaux commencés. Nous espérons qu'au Ciel d'où il nous voit, il ne cessera de prier pour l'accomplissement de son dernier et saint désir. Celui qu'il personnifia pour nous ici-bas, le grand saint Joseph ne saurait nous faire défaut.

L'ESPRIT ET LES VERTUS DU RÉV. PÈRE J. TABARET.

Après avoir esquissé la vie du R. P. Tabaret, un devoir aussi difficile que consolant nous reste à remplir ; c'est celui de le peindre tel qu'il a été aimé de tous ceux qui l'ont connu. Notre piété filiale y trouverait un allègement à la douleur que nous a causée sa mort, si elle n'avait tant lieu de s'effrayer de la grandeur de la tâche.

Le R. P. Tabaret avait, à un degré éminent, ce qu'on pourrait appeler le côté pratique du génie. Placé, jeune encore, à la tête d'un collège qui commençait, il n'essaya point de copier aveuglément les systèmes d'Europe, mais, après avoir scruté les besoins de la population qui l'entourait, il s'ingénia à prendre dans chacun d'eux ce qui lui parut mieux lui convenir. L'anglais est indispensable à Ottawa ; il voulut que l'anglais fût enseigné aussi parfaitement que possible. Chaque jour, le catholique instruit est obligé à se rencontrer avec la classe protestante ; son bonheur était de penser que ses élèves, tout en ayant des idées plus saines sur la religion et la philosophie, n'auraient pas à se reconnaître inférieurs dans les autres branches du savoir.

A peu près un an avant sa mort, une de ses grandes préoccupations était de doter la ville d'Ottawa d'une bonne école industrielle. " Par là, nous disait-il, nous serons prêts à prendre notre place dans les manufactures qui s'ouvriront nécessairement et à y trouver, avec l'aisance, notre part légitime d'influence." Et comme, chez lui, la multiplicité des obstacles ne faisait qu'aiguïser le désir du but, il a caressé ce projet jusqu'à la fin. Le soin avec lequel il surveilla, dans ses derniers jours, l'établissement d'un vaste laboratoire de chimie était, à vrai dire, dû au fait qu'il y voyait une réalisation partielle de son plan favori. On l'a dit avec raison, pour lui, il n'y avait ni temps ni espace : cette école industrielle pouvait requérir dix ans d'efforts : si le bon Dieu ne l'eût pas rappelé, nous sommes certains qu'elle aurait été fondée un jour.

Il suivait d'un œil exercé et attentif tous les événements du monde et surtout du monde américain et canadien. Jour par jour, il notait les symptômes bons ou mauvais qui se manifestaient dans la société et s'en servait habilement pour donner une direction immédiatement pratique à l'enseignement. Ce qui pouvait de près ou de

loin affecter l'Eglise, avait toujours pour effet d'attirer son attention et d'activer son zèle. Apprenait-il qu'un bon mouvement se produisait parmi les catholiques, il aimait à en parler, à en calculer les chances, à en peser les résultats. Voyait-il au contraire quelque défaillance se produire ou quelque mauvaise tendance se faire jour, il en souffrait vivement et profitait de toute occasion favorable pour en faire tirer profit aux maîtres et aux élèves. Que de fois, il nous en souvient, il a regretté devant nous de ne pas voir plus d'ensemble, plus d'initiative, plus de dévouement dans les luttes religieuses de nos jours ! D'un esprit essentiellement droit et large, il saluait avec enthousiasme, toute œuvre utile, tout progrès réel. Jamais personne ne le vit rabaisser à la mesure des intérêts de la vanité ou de la nationalité une question quelconque. Le bien est le bien partout ; et qui que ce fût qui l'accomplissait était sûr de trouver, près du R. P. Tabaret, encouragement et approbation. Il lisait beaucoup, mais toujours des livres d'une haute portée religieuse et sociale. Les ouvrages de M. Le Play sur la *Réforme sociale*, ceux de Charles Perrin sur la *Richesse et la Société*, l'œuvre magistrale de Dom Benoit : *La Cité antichrétienne du XIX^e siècle*, étaient, dans ses dernières années, l'objet constant de ses réflexions. Combien de leçons pratiques n'en tirait-il pas pour ses chers élèves d'économie politique, et combien d'applications n'en fit-il pas au Canada et aux Etats-Unis. Ici, répétait-il souvent, la société catholique n'a pas encore été victime des morsures de l'hydre révolutionnaire ; demain elle sera attaquée par elle ; notre devoir est de lui apprendre à la combattre et à la vaincre.

Mais au-dessus de ces hautes qualités intellectuelles, les dominant, les expliquant peut-être, planait le sens chrétien dans la plus haute acception du mot. Autrefois, sur quelques points, on lui a reproché d'avoir eu quelques idées libérales ou prétendues telles. Nous l'affirmons sans crainte d'un démenti, s'il en eut jamais, il les abandonna toutes pendant les dix ans que nous avons eu le bonheur de le connaître. Toutes les encycliques du Pape le faisaient tressaillir de joie ; à l'apparition de chacune d'elles, il avait coutume de dire : "Voilà bien ce qu'il fallait," et plus d'une fois nous l'avons entendu signaler d'avance comme une chose désirable ce qui se faisait ensuite : il promenait un regard si assuré sur la société entière !

Ce sens chrétien le guidait dans ses jugements et ses projets. Aussi, quand après y avoir mûrement réfléchi au pied du tabernacle, il avait pris une décision ou formé un jugement, il restait impassible au milieu des contradictions les plus acharnées. Dans le monde

politique le R. P. Tabaret eût fait un premier ministre extraordinaire.

Tel fut l'homme intelligent que nous pleurons : un éducateur hors-ligne plus remarquable encore par la sûreté de ses vues que par l'élévation de son esprit ; un prêtre modèle, parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans le monde religieux et social et qui se servait de tout pour favoriser la propagation des principes les plus chrétiens et les plus utiles. Mais, disons-le de suite, ce n'était là qu'un côté du R. P. Tabaret et c'était le moindre. Si son esprit était vaste, son cœur était immense. Quand une fois il avait fixé sur vous son oeil affectueux et vraiment fascinateur, il n'est rien que vous n'eussiez entrepris pour lui faire plaisir. Un ancien élève l'écrivait à l'époque de sa mort : " Quand le R. P. Supérieur paraissait au milieu de nous, les plus réfractaires eux-mêmes se sentaient vaincus, non pas par la dignité de sa charge ou la majesté de son port, mais par l'air de bonté et de miséricorde dont il était toujours entouré." Rien n'était beau comme de voir cet homme, aux membres robustes, s'arrêter au coin de la cour ou au détour d'un corridor, et là par une étreinte paternelle ou par un bon mot du cœur, sécher les larmes de quelque petit enfant. Sa chambre, toujours ouverte, a vu bien de ces scènes dans lesquelles l'étourderie de l'âge cédait devant la prudente bonté de l'expérience et prenait une résolution, pour plusieurs, aussi durable que l'existence. Que si parfois il rencontrait un enfant indomptable et sans cœur, il en éprouvait une peine indicible et plus d'une fois nous avons vu des larmes sillonner son mâle visage à la pensée de la douleur qu'une expulsion causerait à la famille du délinquant

Si le R. P. Tabaret a eu un défaut, c'est d'avoir été d'une bonté excessive. Son collège devait être une famille et de lui certainement on peut dire qu'il fut un père et que personne ne le fut plus que lui. Cependant, on le sait, cette bonté ne dégénéra jamais en faiblesse. Il lui en coûtait beaucoup d'en venir à des mesures sévères ; avait-il un reproche, un blâme même à infliger, il s'en attristait profondément. Néanmoins, il le faisait, mais toujours avec un ton paternel qui provoquait les larmes plutôt que la colère. Les élèves le sentaient : aussi était-il rare qu'il eût à sévir : un mot, un signe, un regard suffisait à l'égard des plus récalcitrants. Aussi quelle explosion de deuil à sa mort ! que de larmes versées silencieusement au souvenir d'un bon avis ou d'un paternel reproche recueillis sur ses lèvres ! *Defunctus adhuc loquitur.*

Si nous écrivions pour un public qui n'eût pas connu le R. P. Tabaret, nous nous croirions obligés à citer des faits ; pour ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité, ils trouveront, dans leur souvenir, plus qu'il ne faut pour prouver nos avancés. Disons toutefois que son bon cœur n'était pas confiné dans les murs du Collège d'Ottawa, mais qu'il s'épanchait sur toute misère morale ou matérielle, sur toute personne ou société qu'il savait être dans la souffrance. Combien de vieux pécheurs ont retrouvé la paix sous sa parole émue ! combien de personnes ont reçu de sa main discrète les secours dont elles avaient besoin !

On comprendra aisément quel esprit religieux a dû fleurir sur une âme pareille. Sa piété était mâle, large, sincère. Elle se traduisait surtout par le sacrifice et la prière. Souvent nous avons admiré l'élan de foi avec lequel il attachait à la croix de Notre-Seigneur les croix inséparables de sa position et l'ardeur avec laquelle il priait. Prier sans être capable de souffrir patiemment lui paraissait une contradiction inexplicable.

On ne se souvient pas dans la communauté de l'avoir entendu se plaindre de quoi que ce soit ni de qui que ce soit. Sa dernière préoccupation fut d'éviter de la peine à ses frères. Sur le lit où il agonisait et autour duquel ses frères priaient et pleuraient, il demanda comme une faveur d'être conduit dans son cabinet, et pourquoi ? "Je vous ferai moins souffrir"; ce furent presque ses dernières paroles, et de fait, elles manifestaient l'une des grandes préoccupations de sa vie.

Le désintéressement le plus entier a toujours été un des traits les plus caractéristiques de son caractère. Avec quelle joie, il voyait le succès des autres ; avec quelle réticence il parlait de lui-même ou des siens ; quelle délicatesse il mettait à épargner aux autres les plus petits inconvénients, à ceux-là de le redire qui l'ont suivi dans le détail de sa vie. Du reste, toujours se retirant lui-même, pour laisser paraître les autres, modeste jusqu'à l'excès, il ne manifesta jamais aucun signe de susceptibilité ou de vanité quelconque. Les anciens élèves se rappelleront toujours la confusion avec laquelle il reçut, à l'occasion de son doctorat en théologie, le beau portrait qu'ils voulaient lui offrir et leurs hommages de respect et de reconnaissance. A l'entendre parler de cet honneur si bien mérité, on eut dit vraiment qu'il croyait à une erreur de nom.

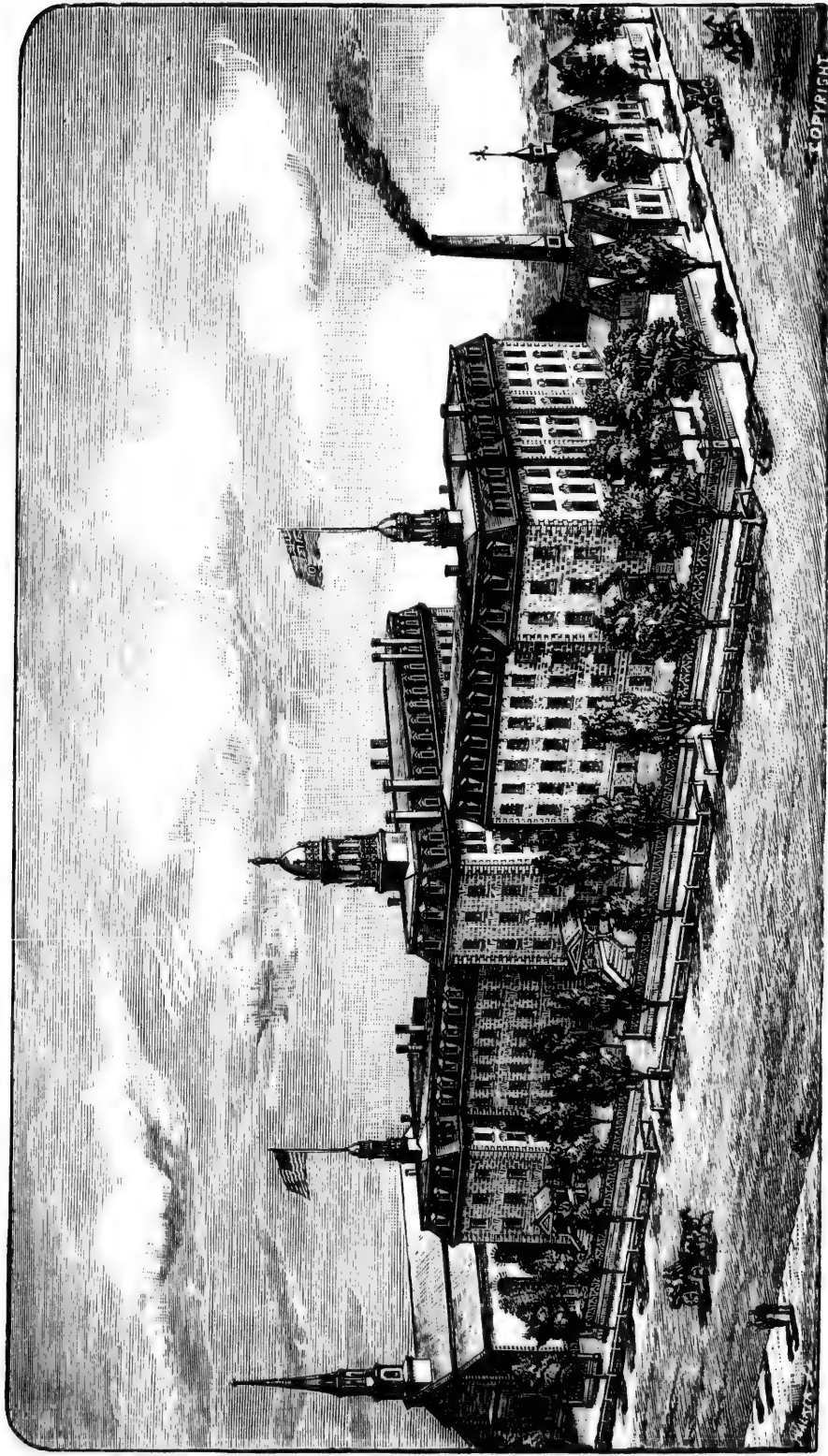
Redirai-je ses vertus ? Contentons-nous de rappeler quelques-unes des principales.

Sa discrétion était proverbiale. Dépositaire des secrets de ses supérieurs, obligé par sa position et par la confiance qu'il inspirait à tous de se laisser initier à des affaires de toute espèce, il est inouï qu'il ait jamais laissé tomber de ses lèvres un mot qui de près ou de loin y fit la moindre allusion. Un secret pour lui était un dépôt sacré, et maintes fois il aima mieux porter les conséquences fâcheuses d'un événement que de trahir en quoi que ce fût la confiance des autres. Aussi rien ne le révoltait plus que la moindre infraction sous ce rapport. Devant les élèves, il ne se lassait jamais de revenir sur ce point important et de présenter cette vertu comme une garantie de succès.

Le R. P. Tabaret possédait à un degré éminent une autre vertu, tout aussi précieuse dans le gouvernement des hommes, la prudence. Chez lui, point de ces enthousiasmes irréfléchis qu'on observe parfois dans les fondateurs de grandes œuvres, point de ces emportements de zèle par lesquels quelques-uns compromettent leur but ; il avait le rare privilège de voir toujours avec la fin tous les obstacles qui pourraient empêcher de l'atteindre. On a cru parfois que c'était de la lenteur ; ceux qui l'ont mieux connu savent que c'était de la prudence.

Comme couronnement à cette courte énumération des vertus les plus saillantes de notre bien-aimé père, je ne puis ne pas dire un mot de sa charité. Plein de déférence pour ses supérieurs, de délicatesse pour ses inférieurs, il portait, à l'égard de tous la charité jusqu'à l'héroïsme. Il trouvait toujours un motif pour excuser ceux qui étaient fautifs. Aussi, a-t-on pu dire de lui qu'il ne crut jamais à la méchanceté d'un seul homme. En fut-il jamais dupe ? Nous ne le saurions dire ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il ne se repentit jamais d'avoir poussé la charité jusqu'à l'excès. De fait n'est-ce par là le précepte du Maître ?

En relisant cette rapide peinture de l'esprit et des vertus du R. P. Tabaret, nous sommes obligés de nous avouer que nous avons été bien incomplets. Puisse-t-elle cependant être un adoucissement à la douleur des nombreux enfants qui le pleurent et faire vivre son souvenir !



L'ŒUVRE DU RÉV. PÈRE TABARET.

Au fruit, on reconnaît l'arbre ; à l'œuvre, l'ouvrier. Le R. P. Tabaret a laissé après lui un collège : exposons en quelques mots les principes qui le gouvernent, en laissant à nos lecteurs le soin d'en juger. Nous empruntons ce passage à un article publié en juin 1883 dans les *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, et inspiré par notre vénérable défunt.

Né avec la ville d'Ottawa, le collège eut, comme elle, et tout naturellement, à passer par toutes les phases de la vie ; il connut la faiblesse de l'enfance et les agitations de la jeunesse. Le nombre des élèves était petit ; les professeurs peu nombreux ; les livres, les appareils scientifiques et le local lui-même étaient insuffisants. Et, pour comble de malheur, l'argent manquait encore plus que tout le reste.

Le collège grandit cependant avec la ville, mais la bourse resta vide, et, à peine était-il sorti de la première enfance, qu'en jetant un regard autour de lui, il dut constater les périls de sa situation. D'un côté, c'étaient des collèges français anciens et bien assis, nombreux et estimés ; de l'autre, des établissements anglais riches et puissants, mais protestants ou sans Dieu. Les circonstances qui saluaient sa naissance étaient donc peu encourageantes. Il devait, sinon renoncer à s'ouvrir pour l'élément canadien-français, du moins s'efforcer principalement d'attirer dans ses murs l'élément irlandais-catholique et ceux des canadiens-français qui, destinés à la politique et au commerce, tenaient à faire de l'anglais une étude plus spéciale. Nos Pères espéraient qu'ils feraient plus sûrement de cette sorte l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'Eglise, tout en faisant aussi l'œuvre du Canada, car ils offraient des avantages d'éducation tout particuliers aux deux éléments catholiques et ils leur préparaient un moyen de se connaître et de s'estimer davantage. Mais que de difficultés ! Presque tous nos Pères alors étaient français ou canadiens-français d'origine ; et ils avaient à s'adresser à une double population qui, pour divers motifs, était plutôt hostile que favorable à leurs projets. Adonnés tout entiers aux travaux que réclame le premier établissement dans un pays étranger, les Irlandais ne pouvaient guère penser à procurer une éducation classique à leurs enfants, et, y eussent-ils pensé, ils eussent pu nous opposer notre ignorance de la langue. Quant aux Canadiens,

ils avaient dans le Bas-Canada un grand nombre de collèges, dont la langue officielle est le français et dont la méthode est différente de la nôtre.

Cet état de choses, nos Pères le virent sans en éprouver de découragement. A force d'abnégation et de sacrifices, ils amenèrent peu à peu les hommes les plus intelligents à comprendre leur intention ; et, mieux reçus du Canada, ils tentèrent encore de se recruter aux Etats-Unis.

Dès lors, la situation du collège a été en s'améliorant d'année en année. Non seulement le Canada, mais aussi les Etats-Unis fournissent un contingent d'élèves toujours plus fort ; et aujourd'hui, dans l'esprit public notre collège s'est acquis une renommée enviable à tous égards. Tout ce qui devait être fait n'est pas encore réalisé ; mais les progrès ont été manifestes, et il n'est guère à douter que d'ici à quelques années, nos Pères n'arrivent à mettre le collège sur le pied des meilleures institutions de ce genre en Amérique et même en Europe.

Si l'on demande quelles sont les raisons de ces succès et de ce revirement de l'opinion sur le Collège d'Ottawa, il semble qu'on peut les ramener à trois principales : 1° Notre méthode d'enseignement ; 2° Notre programme d'études, et 3° Notre système d'éducation. Peut-être sera-t-il de quelque intérêt pour les Pères étrangers à la province du Canada, d'avoir dans un tableau restreint, les principes sur lesquels nous nous guidons.

1° Méthode d'enseignement.—Un des traits les plus caractéristiques de l'époque est de raisonner à tort et à travers sur toute chose : tout le monde en convient. Si jamais les mauvais philosophes ou ceux qui posent comme tels, ont eu devant eux une carrière facile, c'est certainement aussi bien dans le siècle présent que dans le dix-huitième, de si triste mémoire. C'est au nom de la raison qu'on attaque tout : la foi, les traditions, les principes de la loi naturelle, que dis-je ? la raison même. Enfin, n'est-il pas hors de doute, comme l'a dit Joseph de Maistre, que le syllogisme c'est l'homme même ? Dès lors, entre les deux systèmes qui se disputent aujourd'hui encore les collèges catholiques, notre choix ne pouvait être douteux. Nous adoptâmes la méthode rationnelle. Développant chez le jeune homme toutes les facultés, nous nous efforcerions d'en faire plus tard un chrétien capable de soutenir une passe d'armes sur le terrain de la science et de la foi, et de manier hardiment l'épée qu'il aurait

forgée lui-même, ou du moins fait sienne par une longue et consciencieuse pratique.

Mais pour en arriver là, il fallait des maîtres. Ils se sont trouvés : les uns formés d'avance, les autres doués d'énergie et de bonne volonté, se formant peu à peu sur les avis et les exemples des anciens. La chose, du reste, devint plus facile du jour où, le travail étant mieux partagé, chaque professeur ne fut plus chargé d'enseigner sept ou huit matières concurremment dans une classe, mais seulement d'enseigner la même matière dans les différentes classes du cours, avec l'avantage de pouvoir ainsi devenir familier avec l'une des branches de la science.

Après dix ans d'expérience, et au delà, nous pouvons dire que le succès a dépassé nos espérances. Au lieu de jeunes gens tout au plus capables de réciter quelques vers de Shakspeare ou de Corneille et rêvant d'imiter un O'Connell ou un Lacordaire, nous avons donné à la société des hommes capables d'analyser les écrits de ces auteurs et les discours de ces orateurs ; exercés à distinguer le vrai du faux et à habiller leurs propres idées d'un style qui leur fût particulier. Et ce que nous disons de la littérature s'applique également aux autres études faites sous la direction intelligente de nos Pères professeurs.

Avec ces dispositions, nos jeunes gens ont réussi dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. Aux séminaires de Montréal et de Baltimore, dans les écoles de droit de Québec, de Toronto et de Harvard's University, dans les écoles de médecine de New-York, de Montréal et de Boston, tout aussi bien que dans le commerce, les banques ou l'industrie, ils ont tenu ou tiennent haut le drapeau de notre institution. Plusieurs même ont su conquérir des honneurs bien mérités.

Il ne saurait être douteux pour nous que, si le bon Dieu daigne nous continuer ses bénédictions, ces succès ne nous attirent, en se multipliant, un nombre toujours plus considérable d'étudiants et ne fassent disparaître à la longue les préjugés que notre méthode, incomprise de plusieurs, avait fait naître autour de nous. Mais venons-en au programme d'études. C'est, je l'ai dit, notre second mode d'action, et grâce à Dieu, il a une grande force : j'oserai dire une force irrésistible.

2^e Programme d'études.—Il est une lacune qui nous a toujours paru regrettable dans nos collèges catholiques : c'est le peu de place laissée aux études scientifiques. Aujourd'hui que l'on attaque la

religion au nom d'une science fausse et orgueilleuse, que l'estime est à l'or et au succès, et que le compas, l'équerre et la pioche mesurent, nivellent les terrains et tracent les voies ferrées, il nous semble nécessaire d'élargir un peu l'horizon des études classiques. Ceci est plus nécessaire encore ici ; dans un pays nouveau comme le Canada, chacun doit être souvent son propre architecte ou son propre arpenteur. De plus, nous n'avons point de classe assez privilégiée qui soit dispensée par la fortune d'avoir à s'inquiéter de l'avenir, et enfin, ne serait-il pas honteux pour un jeune homme catholique d'ignorer, après son cours, des sciences que des jeunes protestants et même des jeunes filles effleurent au moins durant leur cours élémentaire ?

Nous avons donc réuni dans notre programme d'études ce que des préjugés seuls avaient pu séparer, les lettres et les sciences et, grâce à ce système, notre jeune étudiant peut lire non-seulement le nom de Dieu, mais une preuve de sa religion sur la feuille ou la fleur, sur la roche ou le minéral, dans le rayon du soleil ou dans le phénomène qu'il étudie et analyse, tout aussi bien que dans l'Écriture Sainte ou dans les écrits des saints Pères. Utiles pour son salut, ces études lui servent encore pour ce monde, car il peut se créer une position avantageuse et exercer autour de lui une légitime et bienfaisante influence.

Une autre innovation a été le cours commercial rendu obligatoire pour tous et pour chacun. A quoi sert de mettre un livre latin ou grec entre les mains d'un enfant qui, ignorant sa langue, n'a aucun point de comparaison ? Plusieurs d'entre nous ne se rappellent que trop le temps qu'ils ont passé à languir dans une classe de huitième, de septième ou de sixième, occupés à apprendre des formules de grammaires aussi vides de sens pour eux que l'eussent été, dans ce temps, les dix catégories d'Aristote. De là, des habitudes de paresse, des pertes de temps considérables auxquelles nos enfants échappent, du moins en partie. D'ailleurs qui commence un cours classique n'est pas toujours sûr de l'achever. Combien de fois la maladie, un revers de fortune, la mort d'un père ou d'un protecteur, ont arrêté sur cette longue route celui qui semblait devoir y avancer sans encombre ! A quoi alors lui serviront le latin, le grec, l'histoire des Grecs ou des Romains, s'il ne sait ni sa langue, ni même quelquefois, et nous pourrions en citer des exemples, les règles les plus simples de l'arithmétique ? Rejetés du monde des affaires auxquelles ils sont impropres, repoussés de la société où ils ne peuvent faire que triste figure, ils vont grossir nécessairement le nombre des déclassés, à moins qu'il n'aillent éteindre dans un bureau comme copistes l'éner-

gie et l'intelligence dont Dieu les avait doués. Un bon cours commercial les met à l'abri d'un pareil malheur, et chaque année nous pouvons apprécier l'utilité de cette innovation. Est-ce que plus tard, le prêtre, l'avocat, le médecin ou le propriétaire lui-même n'aura pas besoin d'être un homme d'affaires ? Cette année nous avons pu améliorer beaucoup notre cours commercial et plusieurs de nos Pères seraient aussi surpris que satisfaits de voir l'aisance et le sérieux avec lesquels nos petits hommes de dix à quatorze ans manient, à leur banque, leurs billets de dix, vingt et cent piastres ! Après cette formation commerciale, littéraire et scientifique, les problèmes de la philosophie spéculative et morale et ceux, plus attrayants encore de l'économie politique et sociale, deviennent un sujet plein d'intérêt pour ces jeunes gens. Ils ont eu la pratique des choses, ils en cherchent la raison et, l'ayant trouvée, ils en jouissent. Je ne voudrais pas faire de médisance mais faute de ces leçons pratiques, n'est-il pas vrai qu'il en est plus d'un pour qui les traités de la justice et des contrats sont restés des livres fermés jusqu'au jour où ils ont eu, peut-être bien chèrement, à payer la première leçon de l'expérience !

Il faudrait un livre pour donner une idée exacte de notre programme d'études et en montrer l'ordonnance graduée. Ce livre, je ne me sens guère plus d'humeur à l'écrire, le soir après quatre ou cinq heures de classe, que mes lecteurs ne seraient d'humeur à le parcourir. Je me contenterai donc de dire que nous avons essayé de réaliser dans notre plan ce que la Philosophie de saint Thomas et l'observation nous ont appris du développement des facultés chez le jeune homme, et que jusqu'à ce jour, rien ne nous montre que nous nous soyons trompés. A ceux qui voudraient s'en assurer par eux-mêmes, nous oserions dire : Venez et voyez.

3° *Education*.—Un grand mot, une plus grande chose encore. Après toutes les histoires que les voyageurs ont faites sur les Américains, j'en vois d'ici qui sourient malicieusement. Tout doux ; attendez ; s'agit-il pour être mis au rang des gens bien élevés, d'être une momie dans un fauteuil, une statue dans un salon, ou une marionnette gesticulant le long des rues, je vous assure d'avance que nous ne rendons pas nos jeunes gens tels. S'agit-il même pour avoir le nom de jeune homme bien élevé, d'aller prendre telle place et de s'y laisser brûler, parce que le professeur, distrait ou absent ne nous en rappelle pas, je reconnais encore que nous n'en sommes point là. Le voudrions-nous, et certes non, nous ne le voulons pas ; mais le voudrions nous, nous ne le pourrions pas. Il y a dans l'atmosphère de l'Amérique trop d'oxygène pour que la vie machinale puisse se

traduire en pratique. Mais si celui là a reçu une bonne éducation, qui se respecte lui-même en respectant les autres, et qui place Dieu au commencement, au milieu et à la fin de tous les sacrifices qu'il s'impose pour le bien ou même pour le plaisir de ses frères, nous pouvons assurer que nos catholiques canadiens et américains peuvent rivaliser avec leurs amis d'Europe. Tout cela pour dire que nous nous efforçons de sauver toute l'énergie et l'initiative du jeune homme, en le soumettant à une règle et à une obéissance nécessaire. Nous sommes, autant que faire se peut, des pères pour eux, moins toutefois les faiblesses. L'effet en est sensible, et tel enfant qui nous arriva à peine apprivoisé, il y a trois mois, vient à nous maintenant avec confiance et joie, souvent même avec une ouverture de cœur presque indiscrette. Aussi, nos anciens élèves nous restent-ils attachés, et, par suite des correspondances qu'ils entretiennent avec nous, nous constatons qu'ils échappent assez généralement aux premières séductions du monde et aux écarts d'une liberté absolue, dangers auxquels sont exposés ceux qui ne sont pas préparés à la vie réelle ou devant qui on l'a dépeinte sous des couleurs trompeuses. Et qu'on ne craigne pas pour les vocations ecclésiastiques. Elles sont plus fermes et assez fréquentes. Nos jeunes gens sont nombreux dans les rangs du clergé séculier et dans les séminaires; quelques-uns ont embrassé la vie religieuse; plusieurs même se sont abrités sous la bannière de Marie Immaculée.

Aujourd'hui malheureusement le créateur de ce beau système n'est plus. L'œuvre reste et restera, et elle restera telle qu'il l'a voulu. Le pionnier de l'éducation catholique dans la vallée de l'Ottawa a tracé une voie trop large et trop sûre pour que personne ose en sortir et toujours, nous nous en portons garants, le Collège d'Ottawa tiendra à honneur de maintenir les traditions de piété, de moralité et de fortes études qu'il s'est créées sous l'habile direction de son dévoué fondateur et premier supérieur.

Après ce que nous venons de dire, personne ne s'étonnera de voir la ville d'Ottawa s'associer au deuil du Collège et payer au R. P. Tabaret le tribut d'honneur si bien mérité. Nous empruntons au *Citizen* le récit de ses funérailles.

FUNÉRAILLES DU RÉV. PÈRE TABARET, O.M.I., D.D.

Hier, au milieu des larmes de la foule nombreuse de ceux qui l'avaient connu, aimé et vénéré, les restes mortels du Très Révérend Père J. H. Tabaret, O.M.I., D.D., supérieur du Collège d'Ottawa, ont été portés à leur dernière demeure.

Rarement on a vu, dans la ville d'Ottawa, une réunion si imposante, dans une occasion de ce genre. Toutes les classes de la société se trouvaient représentées autour du cercueil du défunt ; un seul et même sentiment pénétrait tous les cœurs, celui d'un respect sincère et profond pour sa mémoire.

La multitude d'hommes et de femmes qui remplissait hier matin la vaste Basilique, n'était pas une assemblée de gens attirés par la curiosité, ou amenés par un simple sentiment des convenances sociales, dans le but de rendre au défunt un témoignage purement, extérieur de regret. C'était un immense concours de cœurs attristés d'amis sincères qui s'étaient réunis, non point pour faire parade de leur douleur mais pour la soulager, en rendant une dernière fois hommage à celui qui leur avait été cher durant sa vie et dont ils voulaient honorer la mémoire après sa mort. C'était une nombreuse assemblée de personnes qui portaient toutes sur leurs figures l'empreinte d'une douleur vive, vraie et sincère. On pouvait lire dans les regards de la foule que celui qui venait de quitter la terre avait été un véritable roi, au milieu des siens, et que ceux-là lui avaient élevé un trône dans leurs cœurs que l'on voyait réunis pour rendre un dernier hommage à sa vie et à ses œuvres. C'était une assemblée d'enfants qui avaient perdu un père, d'hommes mûrs qui avaient perdu un ami, de faibles femmes qui avaient perdu un sage conseiller et un protecteur. Aussi, quand, à la Basilique, on entendit la voix de l'évêque d'Ottawa faire parvenir jusqu'aux derniers rangs des fidèles les accents émus d'une parole brisée par l'émotion, il n'est personne qui n'ait été étrangement saisi, personne qui ait songé à combattre la douloureuse impression, qui s'emparait irrésistiblement de toutes les âmes en ce moment. Elle était vraie la douleur qui faisait tomber

des larmes de tous les yeux, alors que l'évêque redisait les grandes vertus de son ancien maître et son ami ; la peine qu'il éprouvait visiblement allait trouver écho dans le cœur de chacun de ceux qui l'écoutaient, et jamais orateur n'a eu un auditoire plus sympathique.

Simples comme la vie de celui de qui le nom était, ce jour-là, sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs, les cérémonies des funérailles ont été grandes dans leur simplicité même et imposantes dans leur grandeur.

AU COLLÈGE.

De bonne heure, hier matin, les salles de réception, au collège d'Ottawa, se trouvaient encombrées par les anciens élèves et par la foule ; tous voulaient jeter un dernier regard sur les traits vénérés du supérieur défunt. Son corps reposait sur un lit de parade, entouré avec goût de magnifiques couronnes et de croix en fleurs, envoyées par différentes sociétés et bon nombre de particuliers.

L'heure fixée pour le commencement des cérémonies funèbres étant venue, les prières de la levée du corps furent récitées par Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, puis, au milieu des sanglots des élèves et des professeurs qui l'entouraient, le cercueil du vénéré défunt fut fermé, et l'on commença à se mettre en marche pour se rendre processionnellement à la Basilique ; le Révd. P. Balland avait été chargé d'organiser et de diriger la procession. Le cercueil fut pris dans la chapelle du collège et porté jusqu'au corbillard par les membres du clergé et les laïques qui avaient été invités à remplir les fonctions de porteurs, à savoir :

Les RR. MM. Michel, curé de Buckingham ; Bourassa, curé de Montebello ; J. J. Collins, curé du Mont-Saint-Patrice ; H. Chainé, curé d'Arnprior ; J. Foley, curé d'Almonte ; George Bouillon, P. P., et M. Whelan, P. P., Ottawa ; l'honorable R. W. Scott, M. J. J. Curran, M. P., Dr Duhamel, M. P. P., Dr P. St. Jean, Wm. Davis et J. A. Pinard.

LA PROCESSION.

La procession se forma avec une merveilleuse promptitude et l'immense cortège funèbre se mit en marche vers la Basilique dans l'ordre suivant :

Les Séminaristes.

Les scolastiques O. M. I.

Sa Grandeur Mgr Grandin.

LE CORBILLARD.

Les élèves portant les insignes de Docteur du défunt :—

J. Farrell, J. Gascon et W. Davis.

Le Révd. Père Provincial et les membres de l'administration provinciale.

La Faculté du collège.

Les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée.

Les prêtres des différents diocèses.

Les anciens élèves.

Les membres du Conseil de ville.

Le public.

La procession suivit les rues Cumberland et Saint-Patrice pour se rendre à la Basilique. Sur son parcours, tous les magasins étaient fermés, et une foule respectueuse se tenait de chaque côté de la rue ; tous se découvraient au moment où le corbillard passait lentement. Arrivés à la Basilique, les élèves du collège se rendirent dans les galeries, et les membres du clergé s'avancèrent vers le sanctuaire, tandis que Sa Grandeur Mgr Duhamel recevait à la porte le corps du défunt. Alors, pendant que se faisaient entendre les sons graves de l'orgue exécutant une marche funèbre solennelle, le cercueil traversa lentement la vaste nef de la basilique et fut apporté jusqu'à l'entrée du sanctuaire, où on le déposa sur le catafalque préparé à cet effet. La cathédrale était tout entière tendue de noir. Quelques minutes après l'arrivée de la procession, elle était déjà envahie par la foule, de telle sorte que sa vaste enceinte pût à peine contenir les nombreux fidèles qui se pressaient dans la nef ou se tenaient debout dans les bas côtés. En vérité, il suffisait de voir cette imposante assistance pour comprendre la profonde estime en laquelle était tenu

le R. P. Tabaret par la population tout entière ; aucun discours n'aurait pu le mieux faire entendre. Nous donnons ici la liste des

MEMBRES DU CLERGÉ PRÉSENTS.

R. P. Antoine, O. M. I., provincial ; R. P. J. Lefebvre, O. M. I. ; R. P. Provost, Montréal ; RR. PP. Grenier, Québec ; Mangin, supérieur du Scolasticat.

Du Collège d'Ottawa, les RR. PP. Pallier, Froc, Bennett, Balland, Gaudet, Gendreau, Nolin, Fillâtre, Gladu, Paquette, Forget, Guillet, Duhaut, Ferron, Vaillancourt, Marsan, Leyden, Griffin, Sexton, etc.

Du Scolasticat, les RR. PP. Van Laar, Fayard, Gohiet.

Les RR. PP. Tortel, supérieur de la maison de Lowell, Mass. ; Bournigalle, Lowell, Mass. ; E. Cauvin, supérieur de la maison de Hull ; F. Harnois ; A. Marion ; J. B. Grandfils ; F. Forget. Dazé, Montréal ; Poitras, Mattawan ; R. M. McDonald, Kingston ; McCarthy, Brockville.

Du diocèse d'Ottawa, les RR. MM. J. O. Routhier, vicaire général ; G. Bouillon ; L. N. Campeau ; R. Prud'homme ; J. Sloan ; J. Beauchamp ; A. M. Bourassa ; M. Whelan ; E. Stenson ; F. Michel ; S. Philippe ; P. McCarthy ; P. Agnel ; J. Champagne ; J. B. Sauvé ; O. Cousineau ; J. Langlais ; J. Caron ; J. Guay ; Francœur ; Chatelain ; Rochon ; Lombard.

Du diocèse de Montréal.—Les RR. MM. Maréchal, vicaire général ; Turgeon, S. J., supérieur du collège Ste-Marie ; Nantel, supérieur du collège Ste-Thérèse ; E. Desjardins, S. J. J. Singer, S. S. C. Maillet, S. S. Maréchal, curé de N.-D. de Grâce.

Du vicariat apostolique de Pontiac.—Les RR. MM. A. Chainé ; H. S. Marion ; J. J. Collins ; A. Rougier, P. McCormick.

Au nombre des laïques, on distinguait : L'honorable J. A. Chapleau, secrétaire d'État ; l'honorable A. P. Caron, ministre de la milice ; l'honorable J. Costigan, ministre du revenu de l'intérieur ; les honorables sénateurs Scott, Trudel, Lacoste, Armand, Poirier, Chaffers et Girard ; MM. Tassé, Curran, Royal, Vanasse, Daoust, Bourbeau, Duhamel, Bain et Dugas, M. P. La Corporation de la Ville était représentée par les échevins Desjardins, Durocher, Germain, Laverdure, Heney ; beaucoup d'autres citoyens distingués occupaient des sièges réservés dans la cathédrale.

LE SERVICE FUNÈBRE

Le corps ayant été déposé dans le sanctuaire, une messe solennelle de *Requiem* fut célébrée par Sa Grâce Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ; le révérend M. Maréchal, vicaire général de Montréal remplissait les fonctions de prêtre assistant ; le révérend P. Nillès, O.M.I., celles de diacre, et le révérend P. Langevin, O.M.I., celles de sous-diacre. Le chœur, sous la direction du révérend P. Chaborel, était formé des chœurs réunis de la basilique et de l'église Saint-Joseph, auxquels s'était joint celui des élèves du collège d'Ottawa.

Aussitôt après la messe, Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, monta en chaire et prononça l'oraison funèbre du défunt que nous insérons après ces notes.

Dès que l'évêque eut terminé son éloquente et touchante oraison funèbre, le *Libera* fut chanté par Sa Grandeur et la procession se forma de nouveau.

Le cortège s'avança par les rues Sussex, Rideau, Waller et Wilbrod vers l'église Saint-Joseph où l'on chanta un *Libera* et Mgr Grandin fit l'absoute. Le cercueil fut alors descendu dans un caveau préparé pour le recevoir, en dessous du chœur, au milieu du sanctuaire de l'église. Après que les restes mortels du révérend P. Tabaret eurent été déposés à leur dernière demeure, un grand nombre de ceux qui les avaient accompagnés jusque-là, vinrent encore visiter le caveau qui les renferme.

Dans leur ensemble, ces funérailles ont été la preuve la plus frappante de la grande estime dont jouissait le révérend Dr Tabaret de la part de tous ceux qui l'ont connu. Sur tout le parcours de la procession, depuis la basilique jusqu'à l'église Saint-Joseph les maisons de commerce étaient non-seulement fermées, mais presque toutes étaient ornées de banderoles de deuil.

ORAISON FUNÈBRE DU R. P. J. H. TABARET, O.M.I., D.D.

PRONONCÉE PAR SA GRANDEUR MGR J. T. DUHAMEL, ÉVÊQUE D'OTTAWA.

Amicus noster dormit... mortuus est.
 (Jean XI, 11... 14).

*Messeigneurs, Révérends Pères,
 Révérends Messieurs, bien chers Frères,*

Notre ami s'est endormi dans le Seigneur : *Amicus noster dormit.* Il est là... il est mort : *Mortuus est.* C'est la parole que Jésus a dite en parlant de Lazare, son ami. C'est la parole que les RR. PP. Oblats du Collège me disaient, dimanche dernier, lorsque j'accourais, en toute hâte, à la première nouvelle du malheur dont ils venaient d'être frappés. *Amicus noster... mortuus est* : c'est la première parole qui s'échappe de mon cœur en face de la dépouille mortelle de celui que j'ai toujours appelé mon Père et qui, depuis longtemps, était pour moi un conseiller et un ami.

Et lacrymatus est Jesus (ibid. 35). Ah ! pleurons, nous aussi, à l'exemple du divin Maître : l'amitié nous le commande.

Touché prématurément de la main de Dieu, il s'est endormi subitement et tout entier dans le silence de la mort. Il n'est plus celui auquel nous étions liés par les liens de l'estime, de la reconnaissance et du cœur. Depuis trois jours, nous pleurons sur lui ; mais, grâce à Dieu, nos pleurs ne sont pas sans consolation !

En voyant ces honneurs magnifiques décernés à sa mémoire, cette marche funèbre qui ressemble presque à un triomphe, cette ville entière soulevée et attendrie, ces honorables sénateurs, ces représentants du peuple, ces évêques venus de loin, nous sentons que notre douleur est partagée, universellement partagée ! C'est déjà une première consolation ; et puis n'avons-nous pas l'espérance ? oui, si tout en adorant la volonté de Dieu, nous déplorons que la mort ait frappé sitôt cette existence si grande et si modeste, notre espérance adoucit néanmoins l'amertume d'une séparation passagère.

Mais, mes frères, que vous dirai-je pour répondre à vos regrets, à vos larmes, à vos souvenirs. Que vous dirai-je sinon ces paroles : Il

est là... il est mort : *Mortuus est*. Pourtant, il vous parle encore : *Defunctus adhuc loquitur*. (Hébr. XI, 4).

Que dirai-je, Messieurs, pour répondre à l'honneur et à la consolation de votre présence ? Qui m'inspirera les paroles que je dois vous adresser à vous qui appartenez à la même famille religieuse pour vous consoler au moment où votre congrégation éprouve une si grande perte ?

Vous qui étiez ses élèves, vous tous ses amis, je vous loue d'avoir voulu rendre un tel hommage à sa mémoire, et d'avoir donné à sa vie et à sa mort cette gloire incomparable.

O mon Père, c'est la première fois que j'ose prononcer devant vous ce mot de gloire ! Jamais je ne vous ai dit un tel mot ! vous m'avez imposé silence.

Je ne puis cependant me taire. Ah ! je le sens, pour célébrer celui que nous ne reverrons plus jusqu'au jour de la résurrection, il faudrait une voix sinon plus autorisée, du moins plus préparée que la mienne ; toutefois, j'apporte ici un cœur dévoué, une parole émue et filiale. Je compte sur votre indulgence..... Vos propres souvenirs suppléeront à tout ce qui me manque. Je vais donc essayer de commander à mon émotion et je commence immédiatement.

I.

Celui que nous pleurons est né le 10 avril 1828, d'une famille à l'aise et respectable, dans le diocèse de Valence, département de l'Isère, France. Deux de ses oncles étaient prêtres, l'un chanoine et grand-vicaire de Valence, l'autre chapelain d'une communauté religieuse. Un de ses frères, lui aussi prêtre, est mort curé dans le diocèse de Valence. Ses bons parents ne tardèrent pas à lui faire recevoir le sacrement de la régénération. Ses patrons célestes furent saint Henri, roi de Germanie et empereur, et saint Joseph, père nourricier de Jésus. Ils ont eu une heureuse inspiration ceux qui les lui ont donnés, car il devait être roi d'une nombreuse jeunesse et père d'une grande famille.

Je ne vous dirai rien de l'enfance et de l'adolescence du jeune Henri Joseph Tabaret si ce n'est que chaque jour son intelligence se développait rapidement et que ses premières études furent aussi solides que brillantes.

Tout jeune encore, dans la fleur de l'âge, à dix-sept ans, il veut se fixer sur l'état qu'il doit embrasser, car, esprit réfléchi, il comprend

que la vie lui a été donnée pour répondre aux vues du Créateur. Il prend vite une décision et, comme le Psalmiste (LXXII, 27) il se dit : "*Mihi adhærere Deo bonum est.*" Il ne s'appartient plus, il appartient à Dieu dès ce moment et pour toujours. La vie religieuse lui apparaît digne d'un grand cœur et il veut en vivre.

Il entre au noviciat de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée à Notre-Dame de l'Osier. Il quitte tout, comme les apôtres, pour suivre le divin Maître. Dans cette sainte retraite, il se convainc de plus en plus que "le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger" et il le prend pour ne le déposer que sur la sommation péremptoire de Dieu. Il passe des jours heureux dans cette solitude du noviciat et souvent il s'écrie avec le Psalmiste : "*Melior est dies una in atriiis tuis super millia..... in tabernaculis peccatorum.*" (Ps. LXXXIII, 11). Il s'affermir tous les jours davantage dans sa vocation. Rien ne peut l'empêcher de suivre l'attrait de la grâce. Il prononça ses vœux le 14 septembre 1846, en présence du Père Vincens, supérieur de la maison de l'Osier. Ce digne Père est le même qui, venu au Canada en qualité de Visiteur, est mort, lui aussi dans ce diocèse, de mort subite, et est enterré dans l'église Saint-Joseph de cette ville où, en ce jour de notre douleur, seront déposés les restes mortels du vivement regretté Père Tabaret.

Immédiatement après son noviciat, il fait sa Philosophie à Notre-Dame de Lumière, diocèse d'Avignon, et de là se rend à Marseille pour suivre le cours de Théologie.

Son esprit droit, son ardeur de savoir et son assiduité assurèrent son succès dans ces fortes études; et dès lors, ses condisciples aimaient à le consulter sur les points les plus difficiles.

Un des traits les plus saillants de son caractère s'est manifesté au scolasticat de Marseille, je veux dire sa déférence et sa soumission entière à ses supérieurs, en même temps qu'une charité et une discrétion remarquables à l'égard de ses frères.

Ses supérieurs le remarquèrent et virent que ses talents plus qu'ordinaires, ses connaissances variées, son grand tact en faisaient partout un homme précieux.

A cette époque, le Canada réclamait déjà pour les missions, de plus nombreux ouvriers évangéliques, surtout le diocèse d'Ottawa, dont le premier évêque était lui-même Oblat. Le jeune frère Tabaret, qui n'est encore que diacre, reçoit l'ordre de partir pour ce pays considéré alors comme lointain. Pour lui, c'est l'ordre de Dieu. La

voix de ses supérieurs est la voix de Dieu parlant à son âme et lui disant : "*Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.*" (Ps. XLIV, 11) ; c'est la voix de Dieu qui lui dit comme autrefois à Abraham destiné à être le père d'un grand peuple : "*Egrederere..... de cognatione tuâ.... et veni in terra quam monstravero tibi.*" (Gen. XII, 1.) Sans arrière-pensée, il dit adieu à sa patrie française. Il arrive en ce diocèse dans l'automne de 1850. Sa patrie sera désormais le Canada qu'il aimera comme il aimait sa belle France. Ses œuvres plus encore que ses paroles en feront foi, selon la pensée exprimée par l'apôtre Saint-Jean : "*Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*" (II Jean, III, 18).

Pour se rendre immédiatement utile, il reçoit, le 21 décembre 1850, l'ordre sacré de la prêtrise des mains de mon vénéré et toujours regretté prédécesseur, Mgr Guigues, qui s'en fit un conseiller intime et l'un de ses vicaires-généraux.

Le diocèse d'Ottawa, son clergé, ses communautés religieuses et grand nombre de fidèles, le diocèse d'Ottawa seul a eu l'avantage de jouir de sa prudence consommée dans l'exercice du saint ministère. Pendant deux ans environ, il fut appliqué au ministère des missions et travailla au bien-être spirituel et temporel de ceux qui lui étaient confiés. Dans ce ministère, il s'est instruit de toutes ces difficultés que vous, vénérables messieurs du clergé d'Ottawa et du vicariat de Pontiac, avez à surmonter. C'est dans ce ministère qu'il a acquis ces connaissances pratiques, cette expérience dont il nous a tant de fois fait bénéficier, soit lorsque nous étions séminaristes, soit, depuis que nous avons la sollicitude des âmes, pendant les retraites pastorales ou dans les communications spirituelles que nous avons avec lui.

Lorsqu'il eut exercé avec éloge pendant environ deux ans cette charge difficile de la desserte des missions, il fut appelé à la direction du Collège d'Ottawa et, en même temps, à l'enseignement de la Théologie aux jeunes lévites destinés au sacerdoce.

Ce collège, Mgr Guigues en avait compris la nécessité dès les premiers jours de son épiscopat. Aussi, sacré le 30 juillet 1848, il jetait les fondations du premier collège, le 10 août suivant et les élèves y entraient au mois d'octobre : c'était une maison en bois, de 80 pieds de longueur et à trois étages.

Le besoin d'un local plus spacieux se fit bientôt sentir. Au mois de mai 1851, on commença la construction d'une nouvelle maison en

pierre, rue Sussex, actuellement habitée par les dévoués et chers Frères des écoles chrétiennes. Le 15 septembre 1852, les élèves, au lieu de rentrer dans l'ancien collège, prenaient possession du nouveau.

Plusieurs Pères Oblats s'étaient succédés jusqu'alors dans la charge difficile de la direction de cette jeune maison d'éducation dont les commencements cependant donnaient beaucoup d'espérance pour l'avenir. En 1853, le Père Tabaret en assume les fonctions de supérieur pour les exercer pendant le reste de sa vie, sans autre interruption que celle que rendit nécessaire la charge de provincial des Oblats, en ce pays, que la confiance et les ordres de ses supérieurs religieux lui imposèrent.

La population de la ville d'Ottawa augmentant toujours, il devenait urgent de commencer, sur un terrain plus vaste, de nouvelles bâtisses pour y recevoir les élèves devenus plus nombreux.

En 1856, mon illustre prédécesseur s'occupa activement de la construction nouvelle, mais avant la fin des travaux, les Révérends Pères Oblats entrent en arrangement avec ce zélé prélat et, au mois d'août, ils deviennent propriétaires du terrain et des travaux entrepris. La noble Congrégation des Oblats, en acceptant la direction définitive du Collège d'Ottawa, voulut sincèrement faire de cette œuvre diocésaine son œuvre à elle et celle du pays tout entier. L'œuvre est dès lors assurée, car elle sera fidèle à ses engagements cette Congrégation qui, ayant tant fait déjà dans ce pays, ne cesse de s'illustrer par le dévouement de ses missionnaires toujours prêts à affronter les plus grands dangers et à recevoir la mort en portant jusqu'aux points les plus reculés de notre Canada le flambeau de la foi.

Dix ans plus tard, le Collège d'Ottawa est élevé au rang d'université.

C'est alors que le R. P. Tabaret, avant même que les trois années de son provincialat fussent terminées, vient reprendre sa place au Collège qu'il ne quitte plus que pour la maison de son repos.

II.

Ayant ainsi esquissé à grands traits les différentes phases de la vie de cet homme véritablement supérieur, arrêtons-nous quelques instants pour mieux nous rendre compte de la noblesse de son caractère et de la grandeur de l'œuvre qu'il a solidement établie. Nous en éprouvons tous le besoin, car tout nous fut cher dans le Père Tabaret,

sa personne et son œuvre ; et nous conserverons toujours le souvenir de cet homme de bien, de ce religieux modèle, de ce directeur éclairé, de ce sage conseiller, de ce prêtre selon le cœur de Dieu.

Par suite de l'excellence de sa nature d'élite, de la rectitude de son esprit et de sa volonté, il avait d'abord en lui les vertus naturelles à un degré élevé, telles que la prudence, la force, la modération, l'intégrité et la générosité.

Homme d'une foi vive, il respectait cependant la raison, il lui faisait une large part. En cela il pensait comme Léon XIII qui a écrit une de ses admirables encycliques pour montrer que la foi et la raison peuvent et doivent s'allier, la foi aidant la raison à s'élever à de sublimes hauteurs. Tout noble effort de l'esprit humain le faisait tressaillir de joie, toute découverte ingénieuse et utile avait ses acclamations. Il a eu la passion du vrai, du beau et du bien.

Sa piété chrétienne était tendre, mais elle était surtout pratique, essentiellement personnifiée dans l'accomplissement du devoir bien entendu. Cette solidité de sa piété venait de son esprit de foi et de la justesse de son esprit. Et de ces deux qualités dérivait encore l'impartialité, la non-acceptation des personnes, l'équité, la justice qui faisaient le fond de son caractère.

Mais je ne puis perdre de vue que j'ai à partager mon éloge entre l'ouvrier et son œuvre.

"Toute grande idée, a dit un sage, se résume dans un mot, toute noble vie se renferme dans une œuvre. Trouver ce mot, nommer cette œuvre, c'est faire de celui qui l'a conçue et l'a réalisée le plus beau panégyrique."

Quelle fut donc la pensée, quelle fut l'œuvre de ce religieux dont la mémoire ne sera certainement pas oubliée par ce grand nombre d'élèves, anciens et nouveaux, que je vois dans cette enceinte sacrée ? Le mot qui exprime son idée est *éducation* ; je vais nommer l'œuvre de sa vie : le *collège-université d'Ottawa*. Oh ! comme il l'aimait son collège ! il lui avait consacré ses talents, son cœur et sa vie !

Dès le commencement, il veut assurer à cet établissement tous les avantages d'une maison d'éducation de premier ordre, où les enfants et les jeunes gens seront préparés à embrasser toutes les carrières qui peuvent s'ouvrir devant eux.

Cette puissante intelligence agrandit ses horizons, multiplie, approfondit ses connaissances. Ce supérieur infatigable étudie encore plus

profondément les divers systèmes d'éducation ; il se rend mieux compte des besoins actuels du pays.

Comme on l'a dit d'un autre, les lettres, les sciences humaines lui semblaient avoir une gravité, une grandeur, une utilité supérieure. Il avait aperçu le côté divin de leur nature et de leur mission. Il avait compris la haute estime que l'Eglise en a toujours faite. Il avait également compris que l'instruction, surtout à l'époque et dans le pays où nous sommes, doit être essentiellement pratique, puisqu'elle est devenue une des premières nécessités de la vie.

Sachant ce que l'enfance est à l'Eglise et à l'Etat, il voulait lui faire enseigner tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est louable.

Son dessein était de donner à la société des hommes instruits, des hommes vertueux, des hommes capables de prendre cette attitude de roi que Dieu donna à l'homme au commencement quand il lui dit : "Tu domineras, et tes appétits seront sous tes pieds" (Gen. IV. 7). Il n'avait aucun doute sur la nécessité de ce genre d'éducation en ce siècle où tant d'hommes travaillent à la réhabilitation de la matière, où l'art de jouir menace d'absorber tous les autres, où les questions de bien-être priment les principes. Voyez, disait-il, les villes s'embellissent et les hommes se détériorent ; il faut préparer une génération en état de faire progresser le pays encore plus, mais dont la vertu et la force morale soient au-dessus du savoir. Ce qu'il voulait donc, c'était d'instruire l'enfant et de le rendre bon, c'était de développer son esprit pour rendre son cœur meilleur.

En 1874, il avait réussi à surmonter les plus graves difficultés qui s'opposaient à la mise en pratique de vaste plan d'éducation qu'il avait conçu. Son programme d'études, bien suivi depuis lors, a fait de son collège une maison d'éducation qui ne peut être inférieure à aucune des institutions les plus florissantes de la Puissance. Son système qu'il a eu raison d'adopter, je l'appellerai le système universitaire, car chaque professeur a une matière spéciale à enseigner et devient forcément par la même spécialiste.

J'ai eu l'avantage d'expliquer assez en détail ce système à Léon XIII et ce grand pape qui gouverne avec tant de gloire l'Eglise du Christ, a daigné faire des vœux pour le succès de l'œuvre du Collège d'Ottawa.

Cette œuvre, dans son ensemble, est digne de notre admiration et de notre approbation ; elle résume sur l'éducation de la jeunesse, les

grandes pensées de celui que nous pleurons. En effet, dans ce collège, l'objet de sa sollicitude, on trouve enseignés les éléments des sciences, les matières d'un cours commercial bien adapté aux exigences des affaires ; on y donne un cours classique perfectionné, des cours particuliers sur les sciences naturelles dont la nécessité se fait sentir dans notre pays où il ne faut pas seulement des notaires, des avocats et des médecins, mais aussi des industriels, des ingénieurs, des chimistes, des minéralogistes, etc., etc.; et comme couronnement on y enseigne, avec la théologie les autres sciences ecclésiastiques. Il n'en a pas dépendu de lui si le collège n'a pas encore ouvert les cours de droit et de médecine.

Voilà dans une seule maison tout l'enseignement que peuvent réclamer l'Eglise et l'Etat. Le Père Tabaret a réalisé son dessein : de cette institution sortiront des citoyens utiles à l'Etat, des chrétiens soumis à l'Eglise et des ministres capables d'instruire et d'édifier les âmes. Personne ne peut donc s'étonner que Léon XIII, fidèle à récompenser les efforts de ceux qui contribuent à la diffusion de la science, ait conféré au Père Tabaret le titre, les honneurs et les privilèges de docteur en théologie. Il avait bien mérité cet honneur et cette consolation, qui n'a pas été la seule dont il ait joui. La reconnaissance de ses anciens élèves l'a toujours fortement encouragé. Pour lui, il y avait je ne sais quoi de solennel et d'agréablement émouvant dans le spectacle qu'offraient chaque année ces nombreuses réunions de jeunes gens, tous assis sur les mêmes bancs, comme enchaînés, captivés par un même besoin, celui de s'instruire ; pour lui, c'était un bonheur de voir, chaque automne, un plus grand nombre d'élèves venir abriter leurs premières années à l'ombre de l'enseignement catholique.

Pour perpétuer et développer son œuvre, il a su s'adjoindre des auxiliaires animés du même zèle et du même dévouement ; il s'est préparé un corps enseignant qui n'abaissera jamais le niveau des études. C'est ici le moment de le dire, il a été admirablement secondé par les professeurs, généreusement aidé par la Congrégation tout entière des Oblats. Ainsi l'œuvre du Père Tabaret n'est pas tellement son œuvre qu'elle ne soit aussi celle des Oblats et elle n'a été la sienne que parce que les dévoués Oblats de Marie l'avaient entreprise.

Assez, assez. Notre ami s'est endormi dans le Seigneur. " Amicus noster dormit." La mort vient de le frapper et de l'arrêter dans sa carrière : " Mortuus est."..... Pourquoi?..... Ah!..... je n'ai

pas le droit de scruter les desseins impénétrables de la divine Providence.

.....

Tout ce que j'ai à dire, c'est cette parole : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. (Ps. CXV, 15). Oh ! oui, toute soudaine qu'elle soit, elle est précieuse cette mort, puisque ce bon Père s'est éteint entre les bras de ses frères, recevant de leurs mains l'absolution et l'extrême-onction, après avoir recouvré assez de connaissance pour demander les derniers sacrements. *Beati qui in Domino moriuntur* (Apoc. XIV, 13). En effet, la mort dans le Seigneur est la dernière et suprême béatitude qu'on puisse espérer sur la terre, car le texte sacré ajoute : l'Esprit-Saint vient leur dire de se reposer de leurs travaux—*Dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* (Ibid.) Avouons que le Père Tabaret était digne d'entendre cette délicieuse parole ; avouons qu'il a bien gagné son repos, cet ouvrier infatigable, et qu'après avoir porté le poids du jour, il est bien dans le sein de Dieu ! Mais c'est à vous, Révérends Pères Oblats, d'accomplir cette parole divine toute entière, car l'Esprit de Dieu ajoute : *Opera enim illorum sequuntur illos* (Ibid.)—leurs œuvres les suivent. Vous avez en mains son œuvre, l'œuvre de son cœur, de sa vie, de sa mort.

Maintenant, il ne me reste plus qu'une parole à dire, la parole de la séparation et de la tristesse, la parole du dernier et solennel adieu. O mon Père, il faut vous quitter—adieu donc, au nom de tous ceux qui vous aiment ; adieu, au nom de la sainte Eglise pour laquelle vous avez travaillé, au nom du diocèse d'Ottawa, au nom de la noble et généreuse Congrégation des Oblats, dont vous fûtes, au Canada, une des colonnes ; adieu, au nom des élèves du collège, anciens et nouveaux, au nom de tous ceux qui sont venus vous rendre hommage en ce saint lieu ; adieu, adieu, ou plutôt, au revoir au ciel !

MARQUES DE SYMPATHIE ET RÉSOLUTIONS DE CONDOLÉANCE.

Avant de terminer, on nous permettra de mentionner les preuves d'estime et de respect qui ont été données au Révérend Père J. H. Tabaret.

Au premier rang de ces marques de sympathie, reçues par la Faculté du Collège, se place naturellement la lettre suivante, adressée par Son Excellence le Gouverneur Général du Canada à Sa Grandeur Monseigneur J. T. Duhamel, évêque d'Ottawa :

HÔTEL DU GOUVERNEMENT, OTTAWA, 1er mars 1886.

MON CHER SEIGNEUR EVÊQUE,

Je viens de lire dans le journal du matin la triste nouvelle de la mort du R. P. Tabaret, et je ne puis m'empêcher de vous dire combien j'ai ressenti la perte que la société vient de faire et combien vivement je sympathise avec ceux qui le pleurent.

C'est une véritable calamité pour le collège dont les succès se rattachent d'une manière si étroite à sa direction éclairée ; ce coup l'a frappé avec tant de soudaineté qu'il doit lui paraître pour le moment écrasant.

Si vous avez occasion de faire connaître aux autorités du collège mon profond regret pour leur malheur, et mon respect pour le chef qu'elles viennent de perdre, je sais que vous serez assez bon pour en profiter.

J'ai l'honneur d'être,

Mon cher seigneur évêque,

Tout à vous,

— — —
LANSDOWNNE.

Aussitôt après la mort du Révérend Père J. H. Tabaret, les anciens élèves du collège se sont pressés avec l'amour d'enfants, autour des restes de leur père bien-aimé, et ont passé les résolutions suivantes :

RÉSOLUTIONS DE CONDOLÉANCE ADOPTÉES PAR LES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE D'OTTAWA.

Vu qu'il a plu au Dieu tout-puissant, dispensateur de la vie et de la mort, dans les mystérieux desseins de sa Providence, de rappeler à lui le Très Révérend Père Joseph Henri Tabaret, O.M.I., D.D., supérieur du Collège d'Ottawa ;

Vu aussi qu'en qualité d'étudiants nous avons appris à l'estimer et à l'admirer à cause de ses grandes connaissances et des vertus qui brillaient avec tant d'éclat dans sa vie de dévouement ; à le révéler et à l'aimer à cause de son paternel intérêt pour nous et de sa grande bonté de cœur ;

Vu encore que pendant les années qui ont suivi, nous avons toujours trouvé en lui un conseiller et un ami, ne cessant de montrer le même ardent intérêt pour notre bien, se réjouissant avec nous de nos succès et sympathisant avec nous dans nos épreuves, fortifiant ainsi dans nos cœurs l'affection pour lui et la reconnaissance envers lui ;

Vu, enfin, que tout en soumettant humblement nos cœurs à la volonté de Dieu, nous déplorons la grande perte que nous avons faite par sa mort, et partageons la tristesse et les regrets de notre *Alma Mater* ;

Nous avons résolu, qu'en témoignage de notre sincère douleur et par respect pour sa mémoire, nous porterons le deuil durant un mois ;

Résolu, encore, que nous prendrons part, en corps, à la cérémonie de ses funérailles, mercredi prochain, et accompagnerons ses restes mortels jusqu'à leur dernière demeure ;

Résolu, enfin, qu'une copie des présentes résolutions sera envoyée à la faculté du Collège et aux journaux avec prière de les publier.

RÉSOLUTIONS DE CONDOLÉANCE DU CONSEIL DE VILLE D'OTTAWA.

OTTAWA, 1er mars 1886.

Proposé par l'échevin Heney, secondé par l'échevin Durocher :

“ Que ce conseil a appris avec regret la mort soudaine du Révd Dr Tabaret, depuis de longues années supérieur du Collège d'Ottawa et qu'il saisit cette occasion de lui rendre hommage à cause des grands services qu'il a rendus à la cause de l'éducation et d'autres nombreux mérites.”

Adopté à l'unanimité.

Des résolutions de condoléance ont été passées par les sociétés suivantes :

Les anciens élèves, au Séminaire de Montréal,
 La société Saint-Patrice, d'Ottawa,
 L'Union Saint-Joseph d'Ottawa,
 L'Union Saint-Joseph de Hull,
 La société Saint-Pierre,
 La société Saint-Thomas,
 Le club Frontenac,
 La société Saint-Jean-Baptiste,
 L'Institut Canadien-Français, et
 Le Bureau des Ecoles Séparées.

Depuis la mort du R. P. Tabaret, la Faculté du Collège d'Ottawa n'a cessé de recevoir des lettres de condoléance de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. Parmi les personnages éminents qui ont donné au cher défunt cette marque de respect et à sa famille religieuse cette preuve de sympathie, nous mentionnerons :

Sa Grâce Mgr E. Taschereau, archevêque de Québec.
 Sa Grâce Mgr Lynch, archevêque de Toronto.
 Sa Grandeur Mgr Walsh, évêque de London.
 Sa Grandeur Mgr Whaddams, évêque d'Ogdensburg.
 Sa Grandeur Mgr Fabre, évêque de Montréal.
 Sa Grandeur Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac.
 Mgr Raymond, ancien supérieur du Collège de Saint-Hyacinthe.
 Tous les supérieurs des collèges catholiques de la province de Québec.

Une foule de prêtres et d'anciens élèves et un grand nombre de citoyens haut placés tant du Canada que des Etats-Unis.

Ces marques de regrets ne sont pas les seules que la Faculté ait eu à enregistrer. Pendant que le corps du R. P. J. H. Tabaret était exposé sur son lit de parade, la ville entière est accourue et a pu admirer, au rang des fleurs offertes par les amis du R. Père et de son institution :

Une croix très riche avec coussin, donnée par les anciens élèves du Collège d'Ottawa.

Une croix en fleurs de trois pieds de hauteur, par les élèves actuels.

Une croix et une couronne, par les Sœurs du Bon Pasteur.

Deux couronnes, par les Sœurs Grises.

Une couronne, par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Une ancre, une croix et une couronne, par la famille Davis.

Une couronne, par M. J. C. Roger.

Une couronne, par M. P. H. Chabot.

Une couronne, par Madame Ryan.

Une couronne, par Madame Dufresne.

Nous aurions aimé à citer les journaux qui se sont associés au deuil commun ou plutôt, comme l'ont dit plusieurs d'entr'eux, "au deuil national," causé par la mort du R. P. Tabaret. Qu'il nous suffise de dire que la presse tant protestante que catholique a été unanime dans ses éloges du défunt et dans la sympathie exprimée pour ceux qui ont à continuer son œuvre.

Le 1er avril, un service du mois a été solennellement chanté, dans l'église Saint-Joseph en présence du Collège, d'un grand nombre d'amis et de la paroisse entière. En cette occasion, le R. P. M. Whelan, curé de Saint-Patrice, à Ottawa, a prononcé l'oraison funèbre de celui qu'il vénérât comme un père et qui l'aimait comme un fils.

REQUIESCAT IN PACE !

